

L'ITINÉRAIRE

Volume XVIII, n° 18

Montréal, 15 septembre 2011

3\$

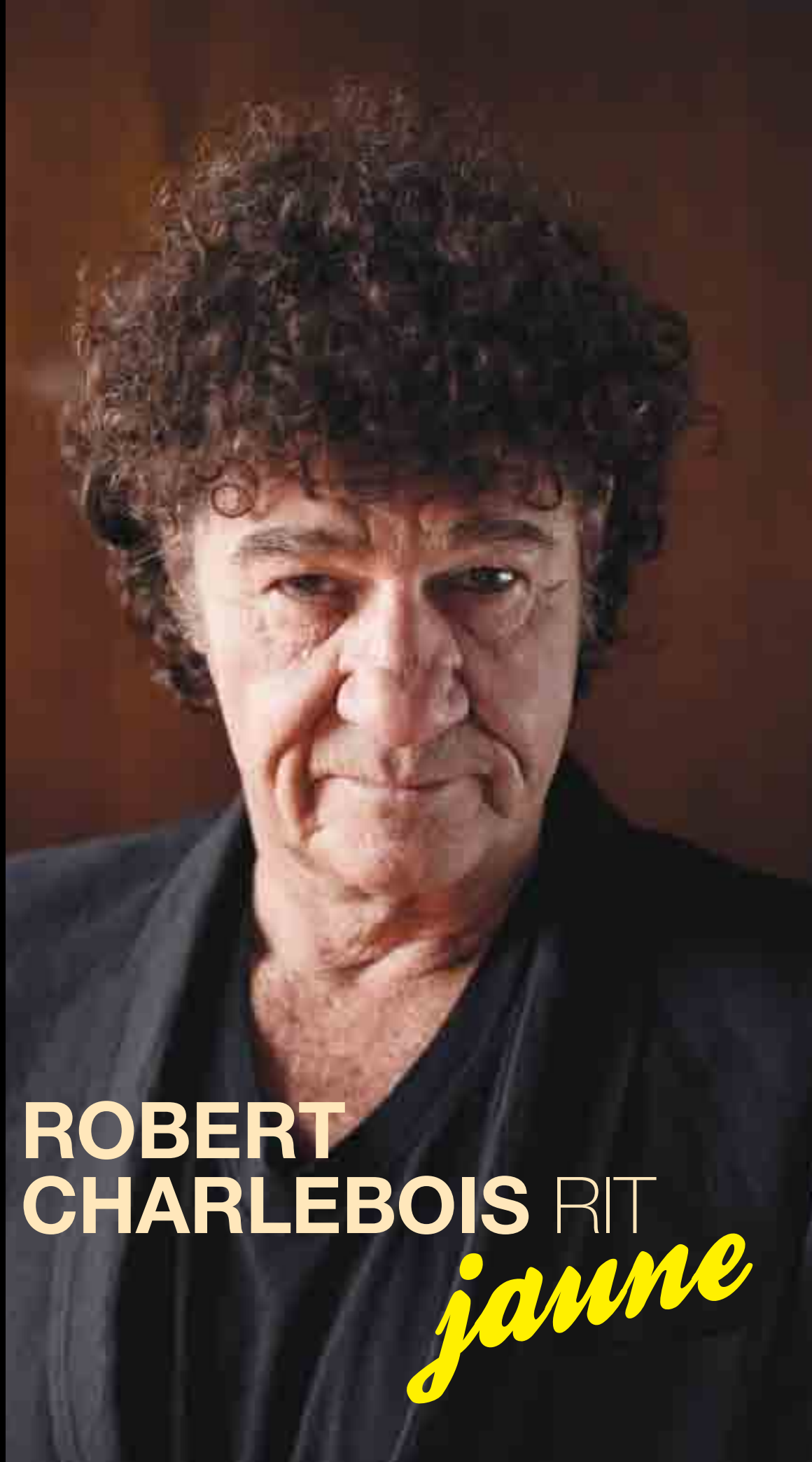
DOSSIER MAÎTRE CHEZ-SOI

Le chez-soi comme
espace de bien être



ZOOM CAMELOT

Entre le rose et le bleu



ROBERT
CHARLEBOIS RIT
jaune

LE TROTTOIR DES CÉLÉBRITÉS PARCODON^{MD}

EMBELLISSEZ LA VIE DES PLUS DÉMUNIS

par un **don** dans l'un de nos **Parcodon^{MD}** implantés dans les quatre coins de la ville de Montréal

53. PARCODON^{MD} PEINT PAR MARIE CHOUINARD

Situé au coin de Saint-Antoine Ouest et Mansfield, coin Nord-Ouest

«J'ai fait cela [le Parcodon] comme ça pour rappeler une page blanche, celle de sa vie, celle qu'on écrit chaque jour... Celle qu'on ne doit pas craindre d'écrire et de vivre.»
Marie Chouinard

44. PARCODON^{MD} PEINT PAR MARIO LIRETTE

Situé au coin de De la Gauchetière Ouest et University, coin Sud-Ouest

«C'est une bonne idée d'aider les sans-abris et parce que ce n'est pas évident de sortir les gens de l'itinérance. Mais c'est aussi que ça fait tellement de bien de faire du bien!» *Patrick Sénécal*

18. PARCODON^{MD} PEINT PAR DAVE MORISSETTE

Situé sur De la Gauchetière Ouest, près de la Cage aux sports et du Centre Bell

«La misère peut nous arriver à tous... Ceux qui ont l'opportunité de beaucoup travailler, pourquoi ne pas aider ceux qui ne le peuvent pas? Du temps et de l'argent, ça aide vraiment!» *Edgar Bori*

À QUOI
CORRESPONDENT
CES NUMÉROS ?

53

44

18

Sur notre site Internet, vous trouverez une carte téléchargeable de tous les emplacements Parcodon^{MD} dans la Ville de Montréal.

Ces numéros correspondent à leur emplacement sur cette carte!

53

44

18

MERCI!

L'ITINÉRAIRE

WWW.ITINERAIRE.CA



747 EXPRESS BUS

La STM vous donne des ailes

 **Navette**

De l'aéroport au centre-ville de Montréal.
Service aller-retour 24 h par jour, 7 jours
sur 7. **Seulement 8 \$.**

www.stm.info



MOUVEMENT COLLECTIF



PAROLES DE CAMELOTS! ©



Un
concept
unique!

GRÂCE À VOTRE ENGAGEMENT, 50 % DU PRIX DE L'ABONNEMENT REVIENT AU CAMELOT!

- Vous recevez deux fois par mois un magazine unique qui pose un regard engagé sur la société avec des entrevues de fond de personnalités publiques impliquées et des témoignages de vie qui aident à lutter contre les préjugés;
- Vous agissez concrètement auprès d'un camelot pour l'aider dans sa démarche de réinsertion sociale;
- Vous participez à un mouvement de solidarité;
- Vous partagez le quotidien des camelots sur leur blogue.

Vous remarquerez que cette année le prix de l'abonnement a augmenté. Notre nouveau concept d'abonnement a pour objectif de vous permettre d'aider directement une personne en insertion sociale. En effet, 50 % du coût du magazine auquel vous vous abonnez revient au camelot qui travaille à la vente du magazine *L'itinéraire* et à la mise à jour de son blogue.

Vous pourrez aussi maintenant, grâce à votre abonnement, choisir un camelot, suivre son évolution et partager ses succès grâce à son blogue-camelot disponible au www.itineraire.ca.

GRÂCE À VOTRE ABONNEMENT, 50 % DU COÛT DE VENTE DU MAGAZINE REVIENT AU CAMELOT!

COMMENT S'ABONNER?

3 possibilités :

- Préféablement, par Internet au WWW.ITINERAIRE.CA
- Complétez le coupon ci-joint et retournez-le à l'adresse indiquée
- Par téléphone en contactant Marie-Christine au 514 597-0238 poste 226

C'est décidé! Je m'abonne à *L'itinéraire*.

JE DÉSIRE M'ABONNER AU MAGAZINE *L'ITINÉRAIRE*

Pour une période de : ☐ 12 mois, 24 numéros : _____ **123.04 \$¹**

☐ 6 mois, 12 numéros : _____ **61.52 \$**

J'ajoute un **don** de : _____ **\$²**

TOTAL : _____ \$

Un camelot vous a encouragé à vous abonner ? Nom ou numéro d'identification :

COORDONNÉES

☐ M.

☐ Mme

Prénom : _____

Ville : _____

Nom : _____

Province : _____ Code Postal : _____

Entreprise : _____

Téléphone : () _____

Adresse : _____

Courriel³ : _____

PAIEMENT

☐ Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

☐ Visa, Master Card

Numéro de carte

Expiration ____ / 20____
Mois Année

Signature

**PAROLES
DE CAMELOTS! ©**

WWW.ITINERAIRE.CA

**Postez votre coupon et votre chèque
au Groupe communautaire L'itinéraire :**
2100, BOULEVARD DE MAISONNEUVE EST,
SUITE 001 MONTRÉAL (QUÉBEC) H2K 4S1

¹ Veuillez noter que cette augmentation comprend : le coût du magazine dont 50% revient au camelot, l'outil blogue d'écriture thérapie, les frais de manutentions, les taxes et les frais d'envois

² Des reçus de charité seront émis pour les dons seulement.

³ Votre courriel est requis afin de confirmer votre inscription au blogue et ainsi recevoir un code d'accès.

MICHELINE RIOUX LEMIEUX

mrxlx@live.ca



Jean Devost

ENTRE LE ROSE ET LE BLEU

Pour monsieur et madame tout le monde, il est difficile de s'imaginer vouloir changer de sexe. Pour le camelot Jean Devost, devenir *Elle* a été son ultime quête. Et vendre *L'Itinéraire* au coin des rues Berri et Mont-Royal est sa façon de s'exprimer. Parfois vêtu en homme, parfois en femme, il ne laisse personne indifférent. Une rencontre entre le rose et le bleu avec un travesti marginal parmi les marginaux.

Même dans le village gai, Jean Devost se fait parfois encore pointer du doigt. «C'est sûr que je peux détonner dans le décor, surtout quand je m'habille en rose, c'est ma couleur préférée», affirme-t-il. Maintenant, je ne me change en femme que deux ou trois fois par semaine. Au gré de mes envies, je montre ma saveur du jour. Je me mets moins épais de maquillage qu'auparavant et ça ne plaît pas à tous. Mado Lamothe m'appelle la sorcière du village», lance-t-il dans un fou rire.

Le jour de notre entrevue, c'était le 50^e anniversaire de naissance de Jean. Quatrième de sept enfants, il est le seul garçon de sa famille. «Disons que j'ai eu la vie facile pour le ménage! Je viens d'Edmundston au Nouveau-Brunswick et mes parents possédaient une ferme. Là, j'y ai travaillé très fort. J'ai fini mon secondaire et je suis devenu technicien agricole pour la famille jusqu'au décès de mon père en 1990», raconte-il. Le camelot se souvient encore de cette année-là comme si c'était hier.

La mort du patriarcat a été le principal élément déclencheur de son cheminement. «J'étais un jeune timide et réservé et je n'avais pas beaucoup d'amis. Étant le seul fils sur la ferme, mon père se fiait sur moi. Contrairement à d'autres, j'ai eu un père trop présent. J'ai toujours su que j'étais gai et je mettais des vêtements féminins en cachette. J'ai fait mon *coming out* gai avec ma famille quelques mois après la mort de mon père et ce n'est qu'en 1998 que j'ai fait mon *coming out* travesti. Ma mère et mes sœurs ont essayé de me comprendre, mais elles préfèrent que je sois en homme quand je vais les visiter», confie-t-il.

DE TOUTES LES COULEURS

Une fois la ferme familiale vendue, Jean Devost s'est retrouvé à Montréal avec l'espoir de vivre pleinement son homosexualité et sa transformation. N'ayant que de l'expérience

«J'AI BEAU VOIR LES CHOSSES POSITIVEMENT ET ME DIRE QUE JE SUIS UN ÊTRE HUMAIN UTILE À LA SOCIÉTÉ; IL Y A CERTAINS REGARDS DES AUTRES QUI ME RESTENT PRIS AU TRAVERS DE LA GORGE.»

en agriculture, il s'est vite heurté à la pauvreté urbaine, les préjugés et la dépression. «J'ai toujours eu des problèmes d'angoisse. Ma santé mentale s'est dégradée et j'ai souffert de paranoïa. Depuis, j'ai un suivi avec un psychiatre et des intervenants. Cela ne m'a pas empêché de connaître l'itinérance, la prostitution et la toxicomanie. En 2000, j'ai appris que j'étais séropositif et, à plusieurs reprises, j'ai fait des séjours à l'hôpital», dévoile-t-il. Sa quête ultime de devenir une femme, médicalement parlant, a connu ainsi une fin brutale.

Marginal parmi les marginaux, Jean a fréquenté les ressources mises à sa disposition telles que L'Accueil Bonneau et le Spectre de rue. Ces organismes lui ont fait connaître *L'Itinéraire*. Il est camelot depuis les débuts du magazine, en 1994. «C'est la chroniqueuse Cylvie Gingras qui m'a encouragé et aidé à me faire confiance. Il m'est encore difficile de m'accepter et de m'aimer tel que je suis. J'ai beau voir les choses positivement et me dire que je suis un être humain utile à la société, il y a certains regards des autres qui me restent pris au travers de la gorge. Heureusement, parmi les clients qui m'achètent la revue, il y en a un qui me répète toujours: "Dis-toi tout simplement, je t'aime, je t'aime, je t'aime..."», conclut-il dans un sourire au *gloss* rose. ●



PHOTOS 1 ET 2 : DANIEL DUMONT
PHOTO 3 : JÉRÔME SAVARY

SOMMAIRE

ZOOM CAMELOT

5 JEAN DEVOST - Entre le rose et le bleu

DOSSIER SPÉCIAL

8 Maître chez soi

- 11 Habiter sa maison imaginaire
- 12 Travailler et vivre sous un même toit
- 13 Pour mieux s'approprier son chez-soi

ACTUALITÉ ET CULTURE

- 14 Lune de miel au centre-ville
- 16 Culturellement vôtre
- 16 Onze femmes de mérite
- 17 Publi-reportage - Un centre ville en ébullition

21 GRANDE ENTREVUE Robert Charlebois rit jaune

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

- 24 Rouler aux limites de l'illégalité
- 26 Le grand mal de la santé autochtone

29 SUR LES PAS DU D^R JULIEN L'enfant, un «esprit pur»

- 30 Info RAPSIM - Interventions policières causant la mort : Un nouveau mécanisme d'enquête est nécessaire

RÉSEAU SOLIDAIRE DE L'ITINÉRAIRE

- 31 Le Boulot Vers... chef de fil de l'insertion à Montréal
- 32 L'itinéraire honoré sur la scène internationale

LES COULISSES DE L'ITINÉRAIRE

- 35 Chronique de rue - Sud-ouest
- 36 Mots de camelots
- 41 Chronique de rue - Un forum qui fera des petits
- 42 Chronique de rue - Inter-minable
- 43 Globe-Trottoir

EXPRESSION ET JEU

- 44 Chronique économique de Gilles L. Bourque - Gaz de schiste : Des préoccupations croissantes
- 45 Courrier des lecteurs - Le Café L'itinéraire
- 46 Sudoku

Le Groupe communautaire L'itinéraire est un organisme à but non lucratif fondé en 1990 pour aider les personnes de la rue. Le conseil d'administration est composé en majorité de personnes ayant connu l'itinérance, l'alcoolisme ou la toxicomanie.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

• 2100, boul. de Maisonneuve Est, bur. 001
Montréal (Qc) H2K 4S1

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE

• 2101, rue Ste-Catherine Est

MAGDVD LE 3^E CIL

• 2103, rue Ste-Catherine Est, 3^e étage

TÉLÉPHONES : ADMINISTRATION
514 597-0238

SERVICES RUE
STE-CATHERINE
514 525-5747

TÉLÉCOPIEUR : 514 597-1544

SITE : WWW.ITINERAIRE.CA

LE MAGAZINE L'ITINÉRAIRE

Éditeur : Serge Lareault

Rédactrice en chef : Catherine Girouard

Superviseur de la rédaction : Jérôme Savary

Adjointe à la rédaction : Marie-Lise Rousseau

Commis à la rédaction : Josée Louise Tremblay

Stagiaire à la rédaction : Soraya Elbekkali

Graphiste stagiaire : Catherine Joannette

Graphiste : Ramy Massarani

Photo de couverture : Sylvain Dumais

Révision : Édith Verreault, Hélène Piquet,

Sylvie Martin, Sophie Desjardins, Louise-Marie Dion,

Lise Berthiaume, Catherine Flintoff, Nadine

Boccalini, Lise Laganère, Marilène C. Rousseau

et Marie-Françoise Lalande.

Design et infographie du site Internet :

Serge Cloutier, www.drafter.com

Conseillères publicitaires :

Renée Larivière : 514 461-7119

renee.lariviere@itineraire.ca

Josée Poirier : 514 273-5002

josee.poirier@itineraire.ca

Le conseil d'administration

Président par intérim : Gabriel Bissonnette

Trésorière : Catherine Isabelle

Secrétaire : André Martin

Membre d'office : Serge Lareault

Conseillers : Yvon Massicotte (rep. camelots),

Lyne Toupin, François Rousseau-Claire, Claude

Lyrette, Stéphan Morency, Jean-Guy Deslauriers

L'ADMINISTRATION

Directeur général : Serge Lareault

Coordonnatrice de l'administration :

Marie Lareau

Adjointe à l'administration :

Marie-Christine Demers

Directeur marketing : Richard Turgeon

Directrice médias et communications :

Chloé Roumagère

Directrice du développement social :

Sylvie Gamache

Coordonnatrice de la publicité : Karoline Bergeron

Coordonnatrice au développement des

partenariats : Marie-Hélène Choinière

Conseillère dons et partenariat : Amélie Godbout

GESTION DE L'IMPRESSION

Edition sur mesure - TVA Publications - 514 848-7000

Directrice du développement des affaires : Patricia Dionne poste 2362

Coordonnatrice de production : Audrey Messier-M. poste 2249

IMPRIMEUR : IMPRIMERIE SOLISCO

LES CAMELOTS SONT DES
TRAVAILLEURS AUTONOMES
QUI ACHÈTENT LE MAGAZINE
1,50\$ ET LE REVENTENT AU
COÛT DE 3\$.

Convention de la poste publication
No 40910015, No d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne pouvant être
livrée au Canada, au Groupe communautaire
L'itinéraire, 2100, boul. de Maisonneuve Est,
Montréal (Québec) H2K 4S1

Nous reconnaissons l'appui financier du
gouvernement du Canada par l'entremise du
Fonds du Canada pour les périodiques (FCP)
pour nos activités d'édition.

Canada

ISSN-1481-3572

n° de charité : 13648 4219 RR0001

L'ITINÉRAIRE EST MEMBRE DE :

L'ITINÉRAIRE EST APPUYÉ FINANCIÈREMENT PAR :



Le réseau international
des journaux de rue



AMECC
ASSOCIATION DES MÉDIAS
COMMUNAUTAIRES DE L'EST DU QUÉBEC



Pour la dignité humaine
au Québec et dans le monde

ABONNEMENT WWW.ITINERAIRE.CA OU 514 597-0238

Le magazine L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, L'itinéraire est vendu régulièrement dans la rue. Cette publication est produite et rédigée en majorité par des personnes vivant ou ayant connu l'itinérance, dans le but de leur venir en aide et de permettre leur réinsertion sociale et professionnelle. La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec le 514 525-5747, poste 230.

QUEBECOR

Quebecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire
en lui offrant des services d'imprimerie, de promotion télé et
imprimée ainsi que le câble et Internet haute vitesse Vidéotron.



LE MONDE DE JACK

Changer le monde. N'y a-t-il pas un objectif plus grand et plus illusoire? Pour Jack Layton, c'était loin d'être inatteignable. Le chef néo-démocrate regretté de tous – pour une fois, les allégeances politiques importent peu – était convaincu qu'on pouvait rendre notre monde meilleur. «Alors que ma carrière politique s'achève, j'aimerais vous transmettre toute ma conviction que vous avez le pouvoir de changer ce pays et le monde», a-t-il écrit aux Canadiens avant de mourir, dans une lettre dont les mots ont envahi toutes les tribunes le jour de sa mort.

Et comment est ce monde meilleur dont rêvait Jack Layton? Il est juste, inclusif, uni, solidaire, responsable. À L'itinéraire comme ailleurs, la mort de Jack Layton a été ressentie comme une onde de choc. Les plus démunis et tous ceux qui travaillent à faire avancer la cause sociale ont perdu un de leurs plus grands alliés. Venu à la politique par le militantisme social, Jack Layton ne supportait pas l'idée qu'il y ait autant de gens vivant dans la pauvreté dans un pays riche comme le nôtre. Il jugeait injuste notre «économie qui laisse tant [de Canadiens] exclus de la richesse collective». Alors qu'il y a autant de personnes vivant sous le seuil de la pauvreté au Canada, il est effectivement difficile de ne pas s'indigner...

La forte réaction des Québécois et des Canadiens au décès de Jack Layton révèle un message clair : les valeurs qu'il incarnait et qu'il défendait tenaient à cœur à plusieurs, peu importe le parti pour lequel ils ont voté aux dernières élections. «[Jack] nous lègue un important héritage d'engagement envers la justice sociale», a fait valoir Bob Rae, le chef libéral par intérim. La classe politique ne doit pas oublier ce legs.

Il arrive trop souvent qu'on écoute réellement ce que les gens disent une fois qu'ils ne sont plus. En menant son parti à l'opposition officielle aux dernières élections, Jack Layton avait réussi à se faire entendre un peu plus. Espérons qu'on l'écouterait encore davantage aujourd'hui, et que son message ne sera pas oublié de sitôt.

UNE PLACE POUR L'ESPOIR

Dans le monde idéal de Jack, il y a aussi une grande place pour l'espoir. «S'il y a une chose, une seule chose que j'ai tenté d'amener en politique fédérale, c'est cette idée que l'espoir et l'optimisme devraient être au cœur de notre engagement. Nous pouvons prendre soin les uns des autres, veiller au bien-être de chacun», avait affirmé Jack Layton en juillet dernier en annonçant son départ pour lutter contre son nouveau cancer.

C'est bien rare d'entendre un politicien parler ainsi de nos jours. Après tout, la priorité des Québécois, c'est l'économie, répètent trop souvent nos élus. Mais l'espoir n'est-il pas une chose

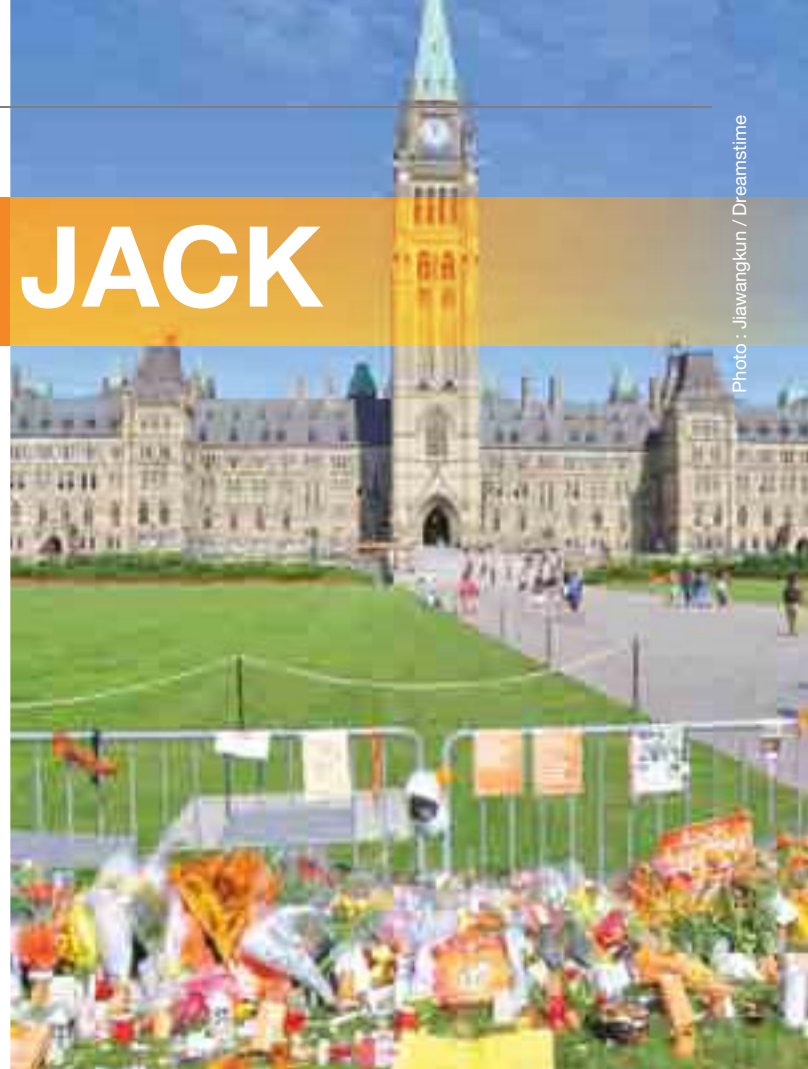


Photo : Jiawangkun / Dreamstime

«**MES AMIS, L'AMOUR EST CENT FOIS MEILLEUR QUE LA HAINE. L'ESPOIR EST MEILLEUR QUE LA PEUR. L'OPTIMISME EST MEILLEUR QUE LE DÉSESPOIR. ALORS AIMONS, GARDONS ESPOIR ET RESTONS OPTIMISTES. ET NOUS CHANGERONS LE MONDE**»

- Jack Layton

essentielle pour tout être humain? Jack Layton avait compris cela. Il avait compris que pour avancer en tant que société, il faut voir grand, il faut rêver et avoir la prétention de dire qu'on peut changer les choses.

Une leçon doit être tirée de tout cela. Arrêtons un instant de parler de développement économique et de produit intérieur brut. Parlons un peu de projets de société, de rêves, de valeurs. Et gageons que le jour où nos élus parleront avec leurs tripes plutôt qu'avec leurs portefeuilles, comme Jack le faisait, les Québécois et les Canadiens recommenceront à les prendre au sérieux. ●

ET VOUS, QU'EN PENSEZ-VOUS?
WWW.ITINERAIRE.CA

Maître chez soi

MARIE-LISE ROUSSEAU
Adjointe à la rédaction

On rêve tous d'un logement plus spacieux, plus éclairé, plus aéré... Mais comme l'homme ou la femme idéale, la maison de rêve ne repose pas uniquement sur des attributs physiques, mais sur des éléments beaucoup plus subtils qui composent son véritable charme. Qu'on loue un 3 ½ dans Rosemont ou qu'on possède un grand chalet rustique au bord d'un lac, l'important, c'est de s'y sentir bien. À l'approche de la saison froide, devenir maître de notre chez-soi est une nécessité.

Être bien chez soi, c'est se sentir confortable dans son logement, tant au niveau physique que moral. Cela va au-delà du confort physique ou du luxe; il s'agit d'un état. «Quand on est chez soi, on éprouve une certaine liberté d'esprit; on a le sentiment qu'on peut contrôler son environnement», décrit Perla Serfaty-Garzon, psychosociologue connue pour ses travaux sur le chez-soi.

C'est exactement ce que ressent aujourd'hui Micheline Rioux Lemieux, journaliste et chroniqueuse de rue à *L'Itinéraire*. Depuis six mois, elle cohabite avec son oncle dans un 5 ½ à St-Eustache. «On a de la place, on peut chacun prendre du recul. C'est vaste, j'ai des balcons... je peux mieux vivre!», se réjouit celle qui a toujours habité à Montréal auparavant.

Et surtout, le prix du loyer est abordable pour Micheline, comparativement à ce qu'elle devrait payer à Montréal. La journaliste est catégorique : elle ne retournerait pas habiter en ville. Outre le prix élevé des loyers, des voisins bruyants - parfois junkies - lui ont fait la vie dure par le passé. De plus, elle réside maintenant tout près d'un terminus d'autobus, ce qui lui permet d'aller en ville en peu de temps.



JE

Pour Solange Beaulieu, chef de contenus multiplateformes au magazine *Chez Soi*, le chez-soi est un «lieu qui nous ressemble, qui regroupe des éléments qui nous plaisent et qui font partie de notre histoire». Par l'aménagement des pièces, du choix de couleur des murs jusqu'à l'ordre (ou le désordre!) qui y règne, nous exprimons notre créativité et notre individualité. «Nous vivons dans une société qui valorise l'individu qui sait s'affirmer, qui sait dire "Moi", qui sait dire "Je", explique Perla Serfaty-Garzon. Le chez-soi est l'endroit où l'on peut dire "Je".»

Sur une note plus imagée, on peut affirmer que le chez-soi est l'espace de notre intériorité, comparable à notre corps. Rien d'ésotérique ici! «Notre chez-soi est à l'image de notre for-intérieur. Ses murs forment comme une autre peau. Quand on ferme sa porte et ses fenêtres, c'est comme si on mettait un manteau de plus», décrit Mme Serfaty-Garzon. Cette intimité du chez-soi en fait un lieu de refuge, où l'on peut se recueillir et réfléchir.

C'est d'ailleurs pourquoi les victimes de cambriolage disent souvent s'être senties violées, souligne la psychosociologue. «Le viol physique est le fait de perdre le contrôle de quelque chose qui nous appartient», définit-elle. Au même titre que notre logement, notre corps comporte des orifices qui sont comme des portes fermées à clé. Lors d'un vol, les limites du chez-soi sont violées. C'est ce qu'a ressenti Martin Gendron, étudiant à la maîtrise, lorsqu'il en a été victime. «Que quelqu'un ait pris ma télévision ou mon ordinateur portable, ça me dérange moins que cette intrusion dans mon espace privé», se souvient-il.

NOUS

Le chez-soi comme espace du «Je», oui, mais il ne faut pas oublier ceux qui le partagent avec nous. Certains font le choix

d'habiter seul, mais la majorité (2/3 des Québécois selon le dernier recensement) habite en couple, en colocation ou en famille. Le chez-soi est donc non seulement l'expression du «Je», mais aussi celle d'un «Nous» commun. Même lorsqu'on habite seul, le chez-soi reste un lieu d'accueil pour ceux qui nous tiennent à cœur. Car «le chez-soi est muni d'une porte, et une porte, ça s'ouvre et ça se ferme», rappelle Perla Serfaty-Garzon. Pas de chez-soi sans une place pour l'hospitalité!

Cette valeur est centrale dans l'aménagement de sa résidence. Les nombreux magazines et boutiques de décoration l'ont compris. Au magazine *Chez Soi*, «dans plusieurs dossiers, on aborde la question de la convivialité», assure Solange Beaulieu. D'autant plus que les gens sont de plus en plus nombreux à cuisiner à la maison plutôt que se payer le resto. Des magazines comme *Chez Soi* au célèbre catalogue *IKÉA*, on propose souvent de mettre en valeur l'espace d'accueil dans les pièces communes telles que le salon et la cuisine dans le but de créer une atmosphère conviviale.

Être bien chez soi passe aussi par la décoration et l'aménagement qu'on fait de notre espace. Micheline Rioux Lemieux affirme se sentir bien chez elle, surtout depuis qu'elle a peint et placé les meubles à son goût.

Les revues de décoration ou les conseils en design permettent de créer une harmonie entre les éléments de notre chez-soi, selon Solange Beaulieu, du magazine *Chez Soi*. Mais pas besoin de 50 revues de décoration pour atteindre ce bien-être. Car mieux vaut vivre harmonieusement dans un petit logement que d'être en perpétuel conflit dans la maison la plus luxueuse.

Car devenir maître chez soi, c'est améliorer sa qualité de vie. «La maison est par définition un endroit de confort», rappelle Perla Serfaty-Garzon. Lorsqu'elle ne l'est pas, on peut trouver un lieu secondaire où retrouver ce bien-être ou carrément déménager. Micheline Rioux Lemieux a opté pour cette option. Non seulement elle se sent plus en sécurité depuis qu'elle cohabite avec son oncle, mais elle jouit aujourd'hui de la tranquillité de son nouveau quartier, de la convivialité de ses voisins et des espaces verts à proximité. «Je respire!», résume-t-elle, tout simplement. Et ce bien-être n'a pas de prix. ➡



Chez soi dans la rue, mission impossible?

MARIE-LISE ROUSSEAU



PHOTO : KURYO, PARIS

« NOTRE CHEZ-SOI EST L'IMAGE DE NOTRE FORT INTÉRIEUR. C'EST COMME UNE AUTRE PEAU. QUAND ON FERME SA PORTE ET SES FENÊTRES, C'EST COMME SI L'ON METTAIT UN MANTEAU DE PLUS. »

-Perla Serfaty-Garzon, psychosociologue

Se sentir chez soi quelque part est un besoin vital pour tous. Les sans-abri et les personnes en situation d'itinérance tentent de s'approprier des lieux publics, que ce soit un banc de parc ou le perron d'une église, dans le but de combler le besoin de se sentir chez soi, nous explique la psychosociologue Perla Serfaty-Garzon.

L'I : *Peut-on être sans-abri et se sentir chez soi quelque part?*

Perla Serfaty-Garzon (P.S.-G.) : Quand il n'y a pas d'abri, les valeurs fondamentales du chez-soi, le confort physique et la maîtrise d'un lieu à soi sont brisées. Du coup, on a le sentiment de ne pas être soi-même. On n'a pas la maîtrise de sa vie. Ça affecte beaucoup aux niveaux psychologique et affectif.

L'I : *Qu'en est-il du sommeil, peut-on bien dormir sans abri?*

P.S.-G. : Il n'y a pas plus vulnérable que quelqu'un qui dort! Une personne qui dort chez elle ferme ses portes et ses fenêtres et a le sentiment, de manière générale, que personne ne fera d'intrusion pour la voler ou l'assassiner. Elle se donne ainsi les conditions de la sécurité. Ce n'est pas pour rien que nous avons des expressions comme «dormir tranquille». Le

sans-abri dehors ne peut dormir tranquille que s'il met sa confiance dans le passant. Alors que chez vous, vous prenez vos propres moyens pour vous protéger. C'est pourquoi les organismes caritatifs commencent souvent leur soutien par l'abri. C'est absolument vital.

L'I : *Comment les sans-abri pallient-ils le besoin du chez-soi?*

P.S.-G. : Une fois en situation d'itinérance – chacun a ses raisons d'être dans la rue – le sans-abri va faire tout ce qu'il peut pour se rapprocher au maximum de la normalité, par exemple avoir des cartons pour se faire un lit, couvrir sa tête pour se créer de l'intimité... Tous les gestes qu'il accomplit pour dormir dehors sont des gestes de substitution. Il cherche à se rapprocher de ce qui pourrait être un chez-soi, pour dormir tranquillement et à l'abri.



Photo : Absolut Photos / Dreamstime

HABITER SA MAISON imaginaire

SANDRA MATHIEU

«L'adolescence, c'est le début de la vraie vie», s'exclame Alice, une des participantes du web-documentaire *Habiter, au-delà de ma chambre*. Dans cette œuvre, quatre jeunes Montréalais nous font découvrir leur maison imaginaire en se prêtant au jeu d'un parcours photographique sur la notion du chez-soi comme espace de liberté et de bien-être.

Ce voyage dans l'intimité de l'adolescence est le résultat d'une collaboration de l'Office national du film (ONF) avec le duo d'artistes les Ying Yang Ladies, composé de la photographe Caroline Hayeur et de la musicienne Myléna. Sur une période de trois mois, Caroline a rencontré Lysandre, Hamza, Alice et Gwenael, soit individuellement ou en groupe. «On nous a fourni un appareil photo professionnel et donné une formation de base, raconte Lysandre, la jeune gymnaste du web-documentaire. On avait pour mission de réaliser trois photographies représentant respectivement notre vision du bien-être, de la famille et notre passe-temps préféré.»

Ces clichés ont été l'élément déclencheur d'une belle complicité entre la photographe et les quatre jeunes qu'on retrouve dans *Habiter*. Lors d'entrevues spontanées au cœur de ce lieu sacré qu'est leur chambre, on découvre chacun de leur univers en photos et en vidéos. «Je les ai fait travailler fort. Les questions visant à expliquer leur choix de photos n'étaient pas faciles et c'est pourquoi les réponses sont étonnantes», ajoute l'artiste.

ENTRÉE
INTERDITE

Selon la psychosociologue Perla Serfaty-Garzon, spécialisée sur la notion du chez-soi, la chambre est un lieu sacré pour les adolescents. «Ils ont une situation très particulière : ils vivent encore chez leur parents, mais ont besoin d'un territoire à eux, parce que leur identité est en train de se construire.»

Caroline Hayeur perçoit l'adolescence comme une période charnière et déterminante. «Je voulais qu'on s'éloigne des lieux communs et du stéréotype en motivant les participants à poser un regard positif sur leur environnement et ainsi changer le discours habituel sur l'adolescence», explique la photographe. «Même si j'étais intimidée au départ, Caroline a su nous encadrer, nous mettre en confiance et nous faire réfléchir tout le long du projet», ajoute Lysandre.

La matière brute fournie par les jeunes a été retravaillée avec une vision artistique et Myléna y a incorporé les commentaires sonores et la musique. L'ONF a ensuite procédé à l'intégration du contenu et à l'animation pour créer le web-documentaire. Pour Caroline Hayeur, travailler avec l'ONF est un réel cadeau. «Grâce à une structure dynamique et à une équipe ludique et productive, j'ai senti un énorme soutien et un grand respect de ma vision de l'œuvre. Il était important pour moi que l'interactivité soit présente dans le processus autant que dans le résultat.» ●

WEB-DOCUMENTAIRE : HABITER.ONF.CA



DES PROJETS PLEIN LA TÊTE

Caroline Hayeur travaille présentement sur un nouveau projet de création photographique pour montrer la relation que de jeunes adultes qui ont quitté la maison familiale entretiennent avec leur ancienne chambre d'adolescent. À surveiller!



MARIE-FRANÇOISE LALANDE PARTAGE SON TEMPS DE TRAVAIL ENTRE SON LOGEMENT À MONTRÉAL (SUR LA PHOTO) ET SA MAISON AU MEXIQUE. UN RYTHME DE VIE RÉVÉ POUR PLUSIEURS!

TRAVAILLER ET VIVRE sous un même toit

GENEVIÈVE VÉZINA-MONTPLAISIR

«Une chambre à soi», réclamait l'auteure Virginia Woolf pour toutes les femmes désirant écrire. Dans cet essai avant-gardiste publié en 1929, la célèbre écrivaine soulevait un point essentiel : celui d'avoir un espace juste à soi pour travailler. Au Québec, les travailleurs autonomes sont de plus en plus nombreux à gagner leur pain de la maison. Pas toujours évident toutefois pour eux de regrouper lieu de travail et lieu de détente sous un même toit, et d'arriver à faire la coupure le soir venu! Portrait d'un chemin de plus en plus emprunté.

Depuis 1996, la traductrice et réviseuse Marie-Françoise Lalande travaille à son compte. Au début de sa deuxième carrière, l'ancienne enseignante louait un espace de travail dans l'immeuble où elle habitait. «J'avais de la difficulté à faire la coupure et à ne pas travailler le soir et les fins de semaine», explique celle qui donne un peu de son temps pour réviser *L'itinéraire*.

Aujourd'hui, Marie-Françoise a acquis suffisamment d'expérience et de discipline pour travailler directement de chez elle, où elle a aménagé un espace bureau dans son salon. «J'ai installé une belle table de travail qui s'intègre bien à la décoration de mon salon, souligne celle qui partage son temps entre le Québec et sa maison au Mexique. Au Mexique, je me suis aussi aménagée une pièce dédiée au travail, car avec tous les amis qui viennent me rendre visite, il me faut un endroit pour m'isoler!»

Julie Gingras, graphiste/designer, travaille pour sa part sur un bureau installé dans sa salle à manger. Elle a toutefois bien hâte de déménager dans son nouveau condo, où elle aura enfin une pièce uniquement consacrée au travail. «Ça va être mon

espace à moi. Je vais le peindre de couleurs vives. Je crois que ça va être plus facile pour moi d'y travailler», affirme la jeune femme, travailleur autonome depuis maintenant deux ans et demi.

PLUS DE TRAVAILLEURS AUTONOMES, PLUS DE DÉFIS

«De moins en moins de gens veulent travailler pour de grosses entreprises. On reçoit de plus en plus de demandes de gens qui souhaitent devenir travailleurs autonomes et créer leur propre entreprise afin de faire un travail qui les passionne et qui les fasse vibrer», note Roxane Forest, conseillère formatrice en démarrage d'entreprise au SAJE (Service d'aide aux jeunes entrepreneurs).

Le SAJE est un organisme montréalais dont la mission est d'accompagner les nouveaux entrepreneurs en leur offrant des services-conseils, du coaching et de la formation pour les aider à se lancer en affaires. Dès le premier cours de la formation qui leur est offerte, ceux-ci apprennent ce qu'est la réalité d'un

travailleur autonome et quels obstacles ils devront surmonter.

«On leur dit d'emblée qu'il sera peut-être difficile, les premiers temps, de faire la séparation entre le travail et leur vie personnelle. En tant que travailleurs autonomes, ils devront apprendre à gérer leur temps et feront peut-être face à l'isolement», dit-elle.

«Pour ma part, c'est le manque de contact humain que je trouve le plus difficile dans le fait de travailler de chez moi, confie Julie Gingras. Je n'ai pas de difficulté à rester concentrée devant mon ordi de 9 h à 17 h et à faire la coupure à la fin de la journée et pendant la fin de semaine, mais je m'ennuie des conversations avec les collègues de travail. Je ne m'ennuie pas par contre des discussions avec les patrons!»

Marie-Françoise Lalande concède que l'effet d'isolement peut guetter ceux et celles qui choisissent de travailler de la maison. Pour contrer la solitude, cette dernière avoue qu'elle a besoin d'une vie sociale bien remplie.

«Je suis par ailleurs très satisfaite de mon statut de travailleur autonome, ajoute-t-elle. J'adore avoir le loisir de sortir faire des courses et d'aller prendre l'air quand ça me plaît. En plus, je gagne du temps en m'évitant le transport pour me rendre au travail et je peux même faire une petite brassée de lavage entre deux traductions!»

«ON DIT D'EMBLÉE [AUX NOUVEAUX ENTREPRENEURS] QU'IL SERA PEUT-ÊTRE DIFFICILE, LES PREMIERS TEMPS, DE FAIRE LA SÉPARATION ENTRE LE TRAVAIL ET LEUR VIE PERSONNELLE.»

- Roxane Forest, conseillère formatrice en démarrage d'entreprise au SAJE

PHOTO : GRACIEUSETÉ DE MARIE-FRANÇOISE LALANDE

POUR MIEUX S'APPROPRIER SON chez-soi...

MARIE-LISE ROUSSEAU

Chez-soi, lieu de repos, d'introspection. Chez-soi, lieu social, amical et familial. Chez-soi, lieu de travail et d'études. Pour garder l'harmonie entre les rôles que tient notre chez-soi, *L'Itinéraire* vous propose quelques lectures.



CHEZ SOI, LES TERRITOIRES DE L'INTIMITÉ **Perla Serfaty-Garzon**

Armand Colin

«Notre maison est la garante de notre intimité, à laquelle nous tenons comme un droit inaliénable. Suscitant à foison sentiments, pensées et actions, elle nous reflète, dit qui nous sommes vraiment. Modelée par un constant projet d'appropriation, elle est une œuvre où le soi se reconnaît.» Cet ouvrage de la psychosociologue Perla Serfaty-Garzon s'adresse tant aux étudiants qu'à Monsieur ou Madame tout le monde qui souhaite mieux s'épanouir dans son chez-soi. Rédigé dans un langage accessible, *Chez soi, les territoires de l'intimité* consacre un chapitre entier aux sans-abri, sujet cher à *L'Itinéraire*.



COHABITER POUR MIEUX VIVRE **Marthe Marandola et Geneviève Lefebvre**

JC Lattès

Les deux auteures de ce livre sont bien placées pour parler de colocation puisqu'elles partagent le même logement. Spécialistes en médiation familiale, elles expliquent les bonnes pratiques de communication et les règles de bonne entente, essentielles pour que chaque membre d'une colocation se sente bien chez soi. Comment régler les conflits délicats liés à l'argent? Comment mieux vivre ensemble? L'ouvrage répond à ces questions grâce à des exemples vécus, qui exposent concrètement la réalité de la vie en colocation.



TRAVAILLER AUTREMENT **Christelle Capo-Chichi**

Levallois-Perret

De plus en plus de gens abandonnent le bureau pour travailler de la maison. Exit les heures de transport dans le trafic, les relations tendues avec le patron et le maximum de deux semaines de vacances par année. Mais faire le saut demande une bonne préparation. Le télétravail vous correspond-il? Comment répartir vos horaires de travail? Comment démarrer une entreprise indépendante avec un maximum de sécurité financière? Ce guide pratique propose plusieurs solutions pour trouver la façon de travailler qui vous convient le mieux.

Lune de miel au centre-ville

SORAYA ELBEKKALI

Stagiaire à la rédaction

Annie-Claude Lauzon est absorbée par ce qui se passe sous ses yeux. Elle ne fait aucun bruit, semble retenir sa respiration et s'avance d'un pas feutré. «On dirait qu'elles se battent. C'est bizarre, elles sont agglutinées à l'entrée...», s'étonne la jeune femme sans quitter l'action des yeux. Non, Annie-Claude n'est pas dans son salon, hypnotisée par un match de lutte à la télé. Elle est sur le toit de l'UQAM, en plein centre-ville de Montréal, en train d'observer les abeilles d'une des deux nouvelles ruches urbaines de la métropole.

La disparition des abeilles a fait couler beaucoup d'encre ces dernières années. Un simple visionnement du documentaire *La reine malade* de Pascal Sanchez permet de mesurer l'ampleur de la catastrophe qui affecte nos amies ailées. Les changements climatiques, l'appauvrissement des ressources alimentaires et les maladies malmènent furieusement l'insecte à robe jaune et noire.

Depuis cinq ans, les apiculteurs canadiens encaissent des pertes énormes puisque la production des ruches commerciales a chuté de 25 à 60%. Bien plus que de nous priver du doux nectar mielleux qu'elles produisent, la disparition des abeilles risque d'avoir des conséquences irréversibles sur notre écosystème. «Si toutes les abeilles mouraient, les hommes n'auraient plus que quatre années à vivre à la surface du globe. Elles assurent 67% de la pollinisation de l'agriculture mondiale, c'est donc dire à quel point elles sont des agents essentiels à la vie sur terre», apprend-on dans le documentaire plusieurs fois primé en 2010.

NOUVELLE MAISON POUR INSECTE EN DANGER

Alerté par cette problématique, le Collectif de recherche en aménagement paysager et en agriculture urbaine

durable (CRAPAUD) a pris le taureau par les cornes et a décidé d'agir de façon concrète en fournissant aux abeilles un environnement sain et sécuritaire.

Au milieu du béton? Aussi étonnant que cela puisse paraître, le milieu urbain offre une riche diversité aux insectes pollinisateurs. «Il y a plein de types de fleurs et de plantes à Montréal, ce qui donne une grande variété de pollens différents pour les abeilles», explique une des apicultrices du projet, Léna Guezennec. Avec l'émergence du verdissement urbain sous forme de ruelles vertes, de jardins communautaires, de plates-bandes et de nombreux parcs, l'abeille dispose effectivement d'un véritable buffet. Et plus sain qu'à la campagne, comme l'explique une des responsables du projet Ruche UQAM du CRAPAUD, Annie-Claude Lauzon :

«Comme les abeilles vont butiner dans un rayon de 3 km et que l'usage de pesticides est interdit en ville, elles évitent ces produits chimiques. À la campagne, c'est beaucoup plus difficile puisque de nombreux agriculteurs en font usage.»

Malgré sa bonne volonté, le collectif est conscient que son initiative ne suffira pas pour changer le triste sort des abeilles. Léna Guezennec admet que l'objectif



DE NOUVELLES RUCHES URBAINES DE LA MÉTROPOLÉ SONT JUCHÉES EN HAUT DES TOITS DE PLUSIEURS UNIVERSITÉS. VOICI LES DEUX QUI SE TROUVENT SUR LE TOIT DU COMPLEXE DES SCIENCES PIERRE-DANSEREAU DE L'UQAM, SITUÉ À L'ANGLE DE L'AVENUE DU PRÉSIDENT KENNEDY ET DE LA RUE JEANNE-MANCE.

premier est de sensibiliser les «urbains» et de leur rappeler que sans insectes pollinisateurs, il n'y a plus de végétaux. «Il n'y a pas beaucoup d'abeilles sauvages sur l'île. Quand on voit des jardiniers polliniser leurs courges au pinceau parce que les insectes pollinisateurs ne le font pas, c'est qu'il y a un problème», souligne l'apicultrice du CRAPAUD.

Quelques autres ruches de Montréal

Des ruches sont installées sur le toit du Bain Mathieu. Les apiculteurs du CRAPAUD ont déjà pu goûter au miel recueilli et le décrivent comme «clair, doux et aux accents floraux».

Le groupe P.A.U.S.E.
(Production Agricole Urbaine
Soutenable et Écologique)
s'occupe de trois ruches installées sur les toits de l'Université de Montréal. Le groupe, qui pratique l'agriculture urbaine depuis peu, assure que ses abeilles produisent beaucoup de miel et que celui-ci est délicieux. Pour rendre visite à ces abeilles hyperactives, il suffit d'envoyer un courriel à l'adresse suivante : abeaudoin.pause@gmail.com.

L'ONG montréalaise le Santropol roulant a également installé deux ruches sur son toit. Aucun miel ne sera toutefois récolté puisque l'organisme a choisi de laisser le précieux nectar aux insectes qui l'utiliseront pour se nourrir durant la période hivernale.

DES PETITES BÊTES BIEN UTILES

Impatiente de visiter ces installations pour le moins atypiques, je demande à Annie-Claude de m'emmener sur le toit du Complexe des sciences Pierre-Dansereau, situé à l'angle de l'avenue du Président Kennedy et de la rue Jeanne-Mance. Après avoir traversé les salles humides remplies de plantes du département des sciences biologiques, nous arrivons à destination. Deux ruches sont posées au milieu de la terrasse de béton. Les abeilles s'activent et je n'ose pas trop m'approcher. Annie-Claude me rassure : l'abeille n'est pas un insecte agressif, si on ne l'embête pas, elle ne risque guère de nous piquer. Annie-Claude et son équipe présumant que leurs ruches abritent plus d'un millier d'abeilles.

En observant les insectes s'agiter, Annie-Claude m'explique les multiples facettes

du projet Ruche UQAM qui s'ajoute aux quatre autres ruches urbaines déjà existantes à Montréal, notamment sur le campus de l'Université McGill et sur le toit du Bain Mathieu (rue Ontario Est). Bien que d'abord mises en place pour sensibiliser les gens à la protection des abeilles, ces installations pourraient accueillir certains cours universitaires. «On veut que les professeurs s'approprient le projet et l'utilisent avec leurs élèves, explique Annie-Claude Lauzon. L'abeille est un insecte bio-indicateur. L'analyse de son pollen nous donne une très bonne idée de la santé de notre environnement.»

Et les gourmands dans tout cela? Pourront-ils se délecter d'un miel «uqamien»? «Cette année, on ne pense pas avoir une grosse production, alors c'est nous qui allons le manger, admet

en riant Annie-Claude Lauzon. Nous allons peut-être organiser une dégustation à l'automne.» La production de ce miel risque d'en charmer plus d'un, surtout à l'époque où la culture urbaine et la consommation d'une alimentation de proximité s'imposent comme des choix santé et écologiques.

Et si vous venait l'idée d'avoir votre propre ruche à la maison, Léna Guezennec vous prévient : «Il y a une réglementation qui empêche d'installer une ruche à moins de 15 mètres de la voie publique. Je crois que c'est une bonne chose, on n'adopte pas une ruche de mille abeilles comme on adopte un chat. C'est plus dur que de remplir une gamelle et de ramasser des crottes!» Encore un peu de patience et vous pourrez déguster le miel de ces abeilles montréalaises! ●

PHOTO : ÉRIC DUCHEMIN

CULTURELLEMENT VÔTRE!



JOSÉE LOUISE TREMBLAY

Journaliste de rue
www.joseelouise.com

L'événement populaire québécois Les Journées de la culture souffle ses 15 bougies. Pour l'occasion, une caravane ambulante avec studio de photo, qui fait la tournée des festivals du Québec depuis le début de l'été, sera sur place. Les Journées de la culture convient ainsi tous ceux et celles qui croient à l'importance des arts dans leur vie quotidienne.

«On va photographier les gens du public et on va leur demander d'écrire un texte pour expliquer l'importance de la culture dans leur vie», explique Marion Guyot, adjointe à la direction de Culture pour tous, qui organise les Journées, devenues depuis deux ans un événement pancanadien.

Au fil des ans, les Journées de la culture ont permis de faire connaître des talents émergents. Parmi eux, Lucie Grégoire, chapelière et participante depuis le début. Elle a commencé à fabriquer des chapeaux chez elle et aujourd'hui, l'artisane travaille en son propre atelier.

Lors de la dernière édition des Journées de la culture, plus de 2 500 activités gratuites ont été offertes dans 352 municipalités du Québec. Artistes, artisans, organismes communautaires, municipalités et festivals de toutes sortes s'unissent chaque année pour organiser cette grande fête annuelle de la culture. Avec des démonstrations, des ateliers, des conférences et des circuits commentés, les activités des Journées de la culture se déroulent dans la convivialité et permettent des rencontres chaleureuses entre les participants.



LA CARAVANE DES JOURNÉES DE LA CULTURE A FAIT LE TOUR DES FESTIVALS DU QUÉBEC DURANT L'ÉTÉ. ELLE S'EST ARRÊTÉE ENTRE AUTRES À DRUMMONDVILLE EN JUILLET POUR IMMORTALISER SUR PELLICULE LE CAFÉ-CULTURE EN PRÉSENCE DE PLUSIEURS REPRÉSENTANTS MUNICIPAUX.

Ça fonctionne comment, les Journées de la culture? Des citoyens, des groupes de toutes sortes et des municipalités sont invités à participer à l'événement en préparant une activité participative ou interactive gratuite à l'intention des résidents de leur région. Que vous soyez un professionnel des arts ou un amateur, les Journées de la culture sont l'occasion de créer des liens avec vos concitoyens, vos collègues, votre famille ou vos amis. Il n'y a aucuns frais d'inscription et toutes les activités sont gratuites. Cette année, les Journées de la culture ont lieu du 30 septembre au 2 octobre. ●

PHOTO : LINO CIPRESSO

POUR PARTICIPER AUX ACTIVITÉS, CONSULTEZ LE SITE WEB DES JOURNÉES DE LA CULTURE, AU WWW.JOURNEESDELACULTURE.QC.CA

ONZE FEMMES DE MÉRITE



MICHELINE RIOUX LEMIEUX

mrxlx@live.ca

Le 26 septembre, la soirée bénéfice de la 18^e édition des Prix Femmes de mérite sera présentée par La fondation Y des femmes au Centre Sheraton de Montréal. Par leurs actions quotidiennes, leur personnalité et leurs démarches professionnelles, onze lauréates seront honorées pour avoir su enrichir la communauté et contribuer à l'avancement des femmes dans la société.

Sous la présidence d'honneur de Mme Isabelle Hudon, présidente de la Financière Sun Life Québec, la soirée a pour objectifs non seulement de reconnaître publiquement la contribution de ces onze femmes extraordinaires, mais aussi de recueillir des fonds au profit des quatre programmes du Y des femmes de Montréal, soit l'alphabétisation, l'employabilité, l'hébergement et le leadership. Ces ressources sont essentielles pour les milliers de femmes et de filles en difficulté que le Y aide chaque année. Le Y des femmes de Montréal fait partie du mouvement des YMCA, présent dans une centaine de pays. ●

POUR OBTENIR DES BILLETS, COMMUNIQUER AVEC HÉLÈNE ST-JACQUES, FONDATION DU Y DES FEMMES (514) 866-9941, POSTE 239.

Un centre-ville en ébullition

« LES TROIS VILLES AU MONDE QUI ONT LE PLUS DE CROISSANCE ACTUELLEMENT, CE SONT DALLAS, SYDNEY ET MONTRÉAL. »

- Gérald Tremblay

Lieu de vie, de divertissement, de gastronomie, de détente, de travail et d'étude : le centre-ville de Montréal est tout cela à la fois. Étant l'un des rares centres-villes du monde à être habité, ses quelque 80 000 résidents, ses 500 000 travailleurs ainsi que les milliers de touristes qui y passent doivent réussir à coexister harmonieusement. L'arrondissement de Ville-Marie ne manque donc pas de défis, ni de projets pour les relever, a raconté le Maire Gérald Tremblay à *L'itinéraire*. Coup d'œil sur les projets et réalisations d'un centre-ville en ébullition, qui jouit d'un dynamisme sans précédent.

MON CENTRE-VILLE, MON CHEZ-MOI...

Montréal figure parmi les rares endroits où le centre-ville n'est pas simplement un lieu de travail et de divertissement, mais est aussi un lieu de vie pour des milliers de familles. Cette particularité constitue non seulement un des plus grands défis du centre-ville, mais aussi l'une de ses plus grandes forces, selon le maire Gérald Tremblay. «L'avantage, c'est qu'il reste toujours des gens au centre-ville de Montréal, ce qui contribue à son dynamisme», fait-il valoir. L'arrondissement tient donc compte de cette particularité et consulte ses citoyens dans l'élaboration de tous ses projets afin que la qualité de vie de ceux-ci ne soit pas affectée. Défi relevé? «Si on se fie aux rencontres régulières que nous avons avec les citoyens, je dirais qu'en général, oui», affirme M. Tremblay. Le même son de cloche est donné par un récent sondage Léger Marketing effectué auprès de 1 513 Canadiens, selon lequel Montréal figure parmi les villes les mieux cotées pour sa qualité de vie.

La place des Festivals de soir

PHOTOS : O. GARIÉPY PHOTOGRAPHE



BOOM IMMOBILIER

«Le développement immobilier à Montréal n'a jamais été aussi important, se réjouit le maire Gérald Tremblay. Malgré tous les défis auxquels nous faisons face, il n'y a jamais eu autant de projets et d'enthousiasme pour investir à Montréal.» En effet, pas moins de 29 grands chantiers sont en cours au centre-ville, dont le CHUM, le 2-22, la SAT, le Musée des beaux-arts, l'Adresse symphonique, et bien sûr le spectaculaire Quartier des spectacles.

Parce que le centre-ville n'est pas qu'un centre d'affaires, il faut ajouter à cela tous les projets résidentiels qui poussent à vitesse grand V dans l'arrondissement, comme le Séville, le Wilson, le Sofia, ou encore les Lofts des Arts. Depuis 2001, on y compte en moyenne 1 000 nouvelles unités résidentielles de plus par année. La grande majorité sont des condos. Toutefois, lorsque c'est possible, les projets incluent des logements sociaux, conformément à la politique de mixité.

La tour à condos Louis-Bohème près du métro Place-des-Arts

DÉVELOPPER PLUS, DÉVELOPPER MIEUX

AVANT



APRÈS



Le développement urbain est l'une des priorités de la Ville de Montréal. Deux programmes particuliers d'urbanisme (PPU) ont donc été mis en place cette année. «Nous ne pouvons plus continuer à faire des projets à la pièce, sans vision globale, explique Gérald Tremblay. Nous avons donc mis en place une stratégie de bas en haut. On écoute les vœux et les idées de la population, nous trouvons des compromis, et allons ensuite de l'avant.»

Les deux nouveaux PPU, celui du Quartier des grands Jardins et celui du Quartier de Sainte-Marie, ont comme préoccupation première l'amélioration de la qualité de vie des résidents et le développement résidentiel et commercial au centre-ville. Offrir des parcs aux familles, créer des espaces verts et des espaces protégés, trouver une nouvelle vocation aux immeubles désaffectés, développer les terrains vacants, répondre à des préoccupations sociales : tout cela est pris en considération dans ces plans. Plusieurs investissements ont déjà été approuvés en ce sens, dont 5,5 M\$ pour le réaménagement du Square Cabot, et 12,5 M\$ pour le développement du pôle Frontenac (incluant l'aménagement de la rue Ontario et du parc Médéric-Martin).

Un troisième PPU, celui du Quartier des spectacles, est également en marche. «Il y a encore de la revitalisation urbaine à faire», spécifie M. Tremblay. La Ville travaille avec ses partenaires et avec le milieu pour atteindre toujours plus et mieux son objectif : avoir un centre-ville qui allie harmonieusement divertissement, habitation et commerce.

Transformation d'un stationnement en un nouvel espace vert

DE LA CULTURE À REVENDRE

Qui dit Montréal, dit culture! Avec la place des Festivals et la place Émilie-Gamelin, l'offre culturelle est plus grande que jamais dans Ville-Marie. Cet été, les FrancoFolies, le Festival International de Jazz, le Festival Juste pour rire, Pinkarnaval, Montréal complètement Cirque, le Festival Présence autochtone, le Festival des films du Monde, les Célébrations Fierté Montréal, les activités de Plaisir au soleil dans Peter-McGill et l'été des Faubourgs dans l'Est ont fait danser, chanter et rêver les Montréalais et les touristes, qui furent encore une fois bien nombreux à venir nous voir cet été.

Mais la culture n'est pas réservée à l'été! Ce dynamisme culturel se poursuit cet automne avec les grands événements de la rentrée, dont l'exposition Gaia sur la Promenade des artistes, le Festival OUMF, pour célébrer la rentrée étudiante dans le Quartier Latin, le Marathon des arts, au parterre du Quartier des spectacles, et finalement, les Journées de la Culture.

Montréal complètement Cirque à la place Émile-Gamelin



L'ESPACE PUBLIC À TOUT UN CHACUN

Au cours des dernières années, de grands efforts ont été faits pour que l'espace public ne soit plus seulement un lieu de passage et que ses citoyens se le réapproprient et se le partagent harmonieusement. La place des Festivals est l'exemple le plus flagrant de cette volonté. Plusieurs autres parcs et espaces publics ont aussi été revitalisés dans ce but, dont la Place d'Armes, le Square Dorchester ou encore la Place du Canada. Le maire Gérald Tremblay pointe aussi la place Émilie-Gamelin. «C'est un bon exemple de partage de l'espace public, affirme-t-il. Il y avait jadis beaucoup de problèmes de propreté et de sécurité. On a aujourd'hui un col bleu qui y travaille et qui est devenu un ami des occupants du parc. Des itinérants le fréquentent encore, mais ils s'aperçoivent qu'il y a des efforts qui sont faits et qu'ils sont accueillis avec respect. Maintenant, tout le monde peut y jouer aux échecs, profiter de son petit marché ou y prendre une glace.»



Square Dorchester

UN LIEU DE VIE DE PLUS EN PLUS PROPRE

Il y a quelques années, les problèmes de propreté au centre-ville étaient le sujet de l'heure. Lorsque l'administration Tremblay a été élue, 78% des gens se disaient insatisfaits de la propreté, raconte le maire. «Maintenant, on n'entend plus personne dire que la propreté est un problème», fait remarquer M. Tremblay. Cela est entre autres attribuable aux investissements supplémentaires de 1,4M\$ qui ont été faits cette année, ainsi qu'aux brigades de propreté qui arpentent continuellement les rues, les parcs et les espaces publics.

En ce qui concerne les graffitis, les récidives sont moins fréquentes, des projets de murales viennent embellir les murs, mais Ville-Marie continue de consacrer à ce problème une attention particulière.



UNE CURE DE BEAUTÉ POUR LE CENTRE-VILLE

«On embellit le centre-ville, et cela a un effet d'entraînement», affirme le maire, qui a fait de l'embellissement l'une des priorités de son administration. Pas moins de 4,2 M\$ ont été investis en 2010 et 2011 pour la réfection d'une quinzaine de parcs et d'espaces publics. Le nouveau parc linéaire, dont les travaux d'aménagement débuteront prochainement sur la rue de la Commune dans le Vieux-Montréal, en est un exemple. Inspiré entre autres du *High Line* de New York, ce projet contemporain bonifiera le secteur en offrant un espace de vie convivial, sécuritaire et agréable au centre-ville d'où il sera possible d'admirer le fleuve.

Les projets d'embellissement aux Habitations Jeanne-Mance sont un des meilleurs exemples de réussite dans ce domaine, selon Jocelyn Ann Campbell, responsable du développement social et communautaire, de la famille et des aînés. «Les Habitations Jeanne-Mance (des habitations à loyer modique) sont un vrai *success-story* d'intégration urbaine. Il y a quelques années, on évitait de passer par là. Maintenant, c'est un coin de la ville magnifique, avec toutes les murales créées avec l'organisme MU et le verdissement du quartier.»

Comme aux Habitations Jeanne-Mance, les murales sont de plus en plus nombreuses en ville. Une nouvelle murale pourra d'ailleurs être admirée à la place Paul-Émile-Borduas cet automne, rendant hommage au peintre. Vous pouvez également admirer, à l'angle des rues Ontario et de Bordeaux, une œuvre signée Laurent Gascon qui immortalise à la fois l'image d'un jeune Raymond Lévesque et le titre de la célèbre chanson composée par l'artiste en 1956 - Quand les hommes vivront d'amour - sur fond de mosaïque multicolore.



Murale située aux Habitations Jeanne-Mance

UNE SÉCURITÉ ACCRUE

«Si on veut que notre centre-ville continue à être prospère, attrayant et concurrentiel, il faut que la perception de sécurité y soit impeccable», fait valoir Gérard Tremblay. Pour cette raison, de nouvelles mesures de sécurité routière sont mises en place en prévision de la rentrée scolaire. La limite de vitesse est réduite à 40 km sur les rues résidentielles, des afficheurs de vitesse sont ajoutés aux abords de cinq écoles de Ville-Marie, et des indications seront peintes sur la chaussée aux abords de certaines écoles primaires pour mieux identifier les passages d'écoliers. De plus, 133 policiers supplémentaires patrouillent aussi en ville pour s'assurer, par exemple, que les cyclistes roulent dans les pistes cyclables – qui sont, elles aussi, de plus en plus nombreuses.

Lorsqu'on parle de sécurité dans un centre-ville habité, il y a aussi des préoccupations reliées à l'itinérance, la prostitution, la violence et la drogue. Le maire Gérard Tremblay affirme que son administration a été très proactive à cet effet depuis son arrivée au pouvoir. Après avoir consulté le milieu, un plan d'action sur l'itinérance et la sécurité a par ailleurs été mis en place, et la mise en œuvre a récemment débuté. «On veut pouvoir trouver des solutions, affirme le maire. Accompagner et offrir du soutien aux gens en difficulté est très important.»



DES SERVICES PRÈS DE CHEZ VOUS

Améliorer continuellement les services de proximité offerts aux résidents est aussi très important pour l'arrondissement de Ville-Marie. Dans cette optique, les marchés publics, ouverts environ jusqu'à la mi-octobre, bourgeonnent un peu partout depuis quelques années. Le Marché Saint-Laurent est quant à lui ouvert les jeudis, vendredis et samedis jusqu'au 1^{er} octobre. Et pour ceux qui n'ont pas encore de marché public près de chez eux, les Fruixi, — triporteurs qui vendent des fruits et légumes locaux dans les parcs de Ville-Marie et du Plateau-Mont-Royal depuis le début de l'été — sont la solution pour s'approvisionner en fruits et légumes frais.

Les activités sportives et culturelles offertes dans Ville-Marie sont aussi très nombreuses. Plus de 700 activités de sports et de loisirs y sont offertes avec la collaboration des organismes financés par l'arrondissement. Deux bibliothèques de quartier (Père-Ambroise et Frontenac) et la Grande Bibliothèque, ainsi que la maison de la culture Frontenac – qui offre quant à elle une cinquantaine de spectacles gratuits cet automne – complètent l'offre en culture à proximité des citoyens.

UNE ACCESSIBILITÉ UNIVERSELLE

Le centre-ville appartient à tous. C'est pourquoi Ville-Marie a adhéré, le 5 juillet dernier, à la politique d'accessibilité universelle initiée par la Ville de Montréal. L'objectif ultime est que les résidents de Ville-Marie ayant des incapacités physiques (11 % de la population de l'arrondissement) et tous les autres qui y viennent pour travailler ou se divertir aient accès à tous les services municipaux. «Nous ne prenons plus une seule décision qui concerne un espace public sans tenir compte de notre politique d'accessibilité universelle», fait valoir le maire Gérard Tremblay. Certains lieux sont déjà entièrement accessibles dans l'arrondissement, comme le Bureau Accès Ville-Marie de la Place Dupuis et la piscine du centre Jean-Claude-Malépart.

Que vous soyez résident, travailleur ou visiteur au centre-ville, vous trouverez donc assurément quelque chose pour vous plaire, dans ce tourbillon d'activités et de projets!

ROBERT CHARLEBOIS **RIT**

jaune

MARIE-LISE ROUSSEAU

Adjointe à la rédaction

Robert Charlebois aime rigoler. Après tout, il est Québécois et, au Québec, «il n'y a que des rieurs», dit-il. Et ce, pour le meilleur et pour le pire. «Quand on rit trop, c'est parce qu'on est à l'agonie. Mais il ne faut jamais perdre son sens de l'humour», rigole celui qui adore «rire de lui-même, mais surtout des autres!» Chose certaine, on rira du sénateur qu'il interprète dans la comédie *French Immersion*, en salle le 7 octobre.

Dès qu'on lui parle de son rôle dans le film *French Immersion*, Robert Charlebois rit de plus belle au bout du fil. «Sénateur... haha! Sénateur et ratoureux! Ce sont un peu des synonymes. On n'est pas élu, il n'y a donc aucune chance d'être honnête», blague-t-il en faisant référence au statut des sénateurs au Canada. ➡

«[LE FRANÇAIS] C'EST MON COMBAT ULTIME. SI ON TOUCHE À MA LANGUE, JE MORDS.»

- Robert Charlebois

PHOTOS : SYLVAIN DUMAIS



ROBERT CHARLEBOIS INTERPRÈTE UN «SÉNATEUR RATOUREUX» DANS LA COMÉDIE FRENCH IMMERSION

La comédie de Kevin Tierney (également réalisateur de *Bon cop, Bad cop*) relate le séjour de cinq anglophones en immersion francophone dans un village québécois. «C'est un sujet lourd, le bilinguisme, et on est un des derniers pays qui peut le traiter avec humour», affirme Robert Charlebois, qui a lui-même tourné en dérision cette question délicate dans sa fameuse chanson *The Frog Song* en 1976.

On rigole, mais la langue française, c'est du sérieux. Robert Charlebois en fait son cheval de bataille. «C'est mon combat ultime, affirme-t-il sans hésiter. Si on touche à ma langue, je mords.» Ce qui le dérange le plus? La difficulté que les gens ont à s'exprimer. «Ils ne font plus de phrases complètes!», déplore l'icône du rock, mentionnant en exemple les «*Too much*», «*Wow*» et autres «*Buzzé*» qu'il entend à la sortie des concerts.

Pour défendre une langue, encore faut-il l'apprendre. «J'ai la chance de n'avoir jamais arrêté de m'instruire», raconte Charlebois, avec l'espoir que tout le monde en fasse autant. Car s'instruire,

c'est maintenir sa culture en vie. «La langue, ça ne se protège pas avec des lois, mais avec le cœur, rappelle le chanteur. Si on ne fait pas de bons films, de bons livres et de bonnes chansons, on n'est plus rien.» Selon lui, tout ce qui se fait en français est un engagement, «peu importe que ce soit du *trash punk* ou du rock».

Celui qui a été membre du parti Rhinocéros dans sa jeunesse a fait la promesse sur le lit de mort de son père qu'il ne toucherait plus jamais à la politique. «Je ris de qui je veux, je dis non à qui je veux... Et je n'ai la carte d'aucun parti», résume-t-il. Mais la politique n'en demeure pas moins un enjeu primordial à ses yeux : «Maintenant que la Terre est suspendue au-dessus d'un gouffre comme on n'a jamais connu dans l'histoire, il ne faut plus traiter ça en clown.»

CHARLEBOIS FAIT SON CINÉMA

La francophonie d'un océan à l'autre l'admire depuis 40 ans pour ses chansons, mais peu savent que Robert Charlebois

est également acteur. Les Québécois ont pu l'apprécier, entre autres, dans *Entre la mer et l'eau douce* (1967) de Michel Brault. Le reste de la planète a ri un bon coup en le regardant jouer les cowboys dans le western spaghetti *Un génie, deux associés, une cloche* (1975), produit par la légende du western, Sergio Leone. L'acteur de formation y tient le rôle de Locomotive Bill, ce métier plutôt naïf qui fait équipe avec deux acolytes (interprétés par Miou Miou et Terence Hill) pour récupérer un butin.

Dans le cadre de son quinzième anniversaire en juillet, le Festival international de films Fantasia a projeté sur grand écran ce classique du cinéma en présence de Robert Charlebois. Assis dans la rangée devant lui, *L'itinéraire* a entendu le chanteur rigoler tout au long du film en se remémorant des anecdotes de tournage qu'il a pris plaisir à partager par la suite avec un public enthousiaste. Dans un échange qui a duré près d'une heure, l'acteur, désinvolte et généreux, a notamment raconté – toujours avec

beaucoup d'humour – sa rencontre avec Leone. «Je n'avais pas vu ce film depuis au moins 25 ans!», a-t-il déclaré avec émotion.

Depuis peu, le chanteur renoue avec le cinéma. Son objectif : tourner dans au moins un film par année. Mission accomplie jusqu'à présent. La rock star s'est récemment envolée pour la France où il jouera un petit rôle dans la comédie romantique *Un bonheur ne vient jamais seul*, mettant en vedette Gad Elmaleh, «une de mes idoles», dit-il, et Sophie Marceau.

Robert Charlebois voit les tournages comme une «partie de plaisir», mais la musique est, et restera toujours, sa véritable passion. «On appelle ça «tournage» au cinéma et «tournée» en musique. C'est semblable, avec le même esprit de gang, compare-t-il. Le cinéma est un métier de rêve, mais la chanson reste le plus beau métier du monde.» ●

«ÇA VA PÉTER»

Après avoir révolutionné la culture québécoise en étant, dans les années 60, un des premiers chanteurs à populariser le joul, Robert Charlebois voudrait aujourd'hui voir un autre genre de révolution chez nos voisins du sud. «Il n'y a plus de mesure entre l'économie réelle et la finance. Ça va péter. C'est rendu qu'il y a plus de banquiers voleurs que de voleurs de banque!», s'exclame-t-il. Charlebois pourrait s'indigner sur le sujet «jusqu'à demain matin», outré que ces mauvaises gestions mettent des gens à la rue partout dans le monde.

Le chanteur est un grand admirateur du président Obama, «mais quand je vois avec qui il est pris – des salauds de républicains – ça me donne le goût de prendre les armes!» Des paroles fortes pour un Québécois pacifiste. Mais sa crainte d'une éventuelle révolution armée aux États-Unis demeure réelle. «Tous les pays arabes sont à feu et à sang. Nous, on préfère rire que se battre. On dirait que c'est la seule façon de régler les problèmes.» Et Charlebois lui, préfère-t-il rire ou se battre? «Moi je préfère réfléchir!»

«MAINTENANT QUE LA TERRE EST SUSPENDUE AU-DESSUS D'UN GOUFFRE COMME ON N'A JAMAIS CONNU DANS L'HISTOIRE, IL NE FAUT PLUS TRAITER ÇA EN CLOWN.»

– Robert Charlebois, à propos de la politique



ROULER AUX LIMITES DE L'ILLÉGALITÉ

MAÏKA SONДАРЖЕЕ

À 23 h 30, au volant de sa Toyota Tercel, Simon commence son *shift*. Deux cellulaires à ses côtés, il attend les *calls*. S'il donne trois ou quatre *lifts*, la soirée sera bonne; il pourra faire entre 150 et 200 dollars. Simon est chauffeur privé. Sa clientèle de prédilection? Les travailleuses du sexe. Pourquoi? Parce que c'est «ben plus payant».

Pour Revenu Québec, il est chauffeur privé, mais au regard du Code criminel, il est coupable de «vivre des fruits de la prostitution d'autrui». Pourtant, ce genre d'accusations n'est pratiquement jamais porté, affirme Rachel Chagnon, professeure en sciences juridiques à l'UQAM. La spécialiste en droit constitutionnel et en droit des femmes estime que, si les policiers commencent à être pointilleux sur ce genre de méfaits, ils se verront obligés d'arrêter la plupart des chauffeurs de taxi qui travaillent de nuit. Ces derniers embarquent probablement des travailleuses du sexe à un moment ou à un autre.

Selon l'avocat criminaliste Robert La Haye, le nœud du problème, c'est qu'il faut prouver le *Mens rea*, c'est-à-dire l'intention de commettre un crime. «Si le transporteur sait

qu'il transporte des prostituées, alors là, il est coupable. Mais il faut le prouver hors de tout doute raisonnable», ajoute l'avocat. Il s'agit d'un principe de base du *Common law*.

La défense utilisée par ceux qui commettraient un tel crime est simple : l'ignorance. Comment peuvent-ils savoir qu'ils embarquent une prostituée et non pas une simple fêtarde au décolleté un peu trop plongeant?

Au début, Simon embarquait sa colocataire qui dansait dans des clubs. Puis, de fil en aiguille, ses amies escortes, danseuses ou qui se prostituent carrément, ont construit un bon bassin de clientes pour Simon. Lorsqu'il transporte une fille, il ne se pose pas de question. «En fait, je ne sais pas où elle s'en va; j'imagine qu'elle s'en va travailler. Le reste, c'est pas de mes affaires. Je vais juste la porter du point A au point B.»

QUESTION DE PERCEPTION

En termes de prostitution et de tout ce qui l'entoure, les zones grises pullulent. Si, lorsque la loi a été écrite, un proxénète correspondait à «toute personne vivant des fruits de la prostitution d'autrui», la chose

est tout autre aujourd'hui. Au Québec, les réseaux de prostitution forcée sont d'ailleurs peu présents puisque les prostituées travaillent souvent à leur compte ou pour des agences d'escortes légales.

Pour Sandy (nom fictif), qui a trempé dans l'industrie du sexe pendant plus de 14 ans, les chauffeurs devraient être criminalisés. «Un proxénète, c'est quelqu'un qui profite de la prostitution d'autrui. Point à la ligne. Un chauffeur qui fait de l'argent quand je sors d'un club de danseuses ou d'une chambre d'hôtel, il vient de profiter de ma prostitution.» «Pas du tout», rétorque Simon en tournant à l'angle d'Hochelaga et de Papineau: «Si j'rentrais avec la fille, pis que j'prenais l'argent du monsieur, mettons, et que ce serait entendu qu'il y a un échange de sexe, c'est sûr que ce serait du proxénétisme. Mais c'est pas du tout ça qui se passe!»

AU-DELÀ DE LA LÉGALITÉ

Le métier de la prostitution, s'il en est un, n'est pas des plus sécuritaires. Les organismes comme Stella, qui militent pour la décriminalisation de cette industrie, assurent que les



« DANS CE MILIEU-LÀ, PERSONNE TE PROTÈGE; TOUT LE MONDE VEUT FAIRE DE L'ARGENT. LA PLUPART LE FONT SUR LE DOS DES FILLES. »

- SANDY, EX TRAVAILLEUSE DU SEXE

Photo : Michalnapartowicz / Dreamstime

hommes qui conduisent des filles sont essentiels parce qu'ils leur servent de gardes du corps. «Le chauffeur sait où est la femme, à quelle heure et pour combien de temps. La travailleuse du sexe, une fois qu'elle est dans la chambre, appelle le chauffeur et confirme que tout est correct. S'il ne reçoit pas d'appel, il monte. Sinon, il revient dans une heure ou selon la durée du service. Et si la femme n'est pas descendue à l'heure, il sait qu'elle est en danger et il va intervenir», explique Émilie Laliberté, directrice générale de Stella.

Simon avoue que, parfois, il attend la fille mais que, s'il a le temps, il peut faire un autre appel avant d'aller rechercher sa première cliente. Selon Axelle Benieh, représentante de la Concertation des luttes contre l'exploitation sexuelle (CLES), la sécurité des filles est une fausse excuse puisque de toute façon, ça prendrait dix secondes pour agresser une femme. Le temps que le chauffeur arrive à la chambre, le pire peut déjà être arrivé. La CLES admet toutefois que si le client sait que quelqu'un attend la travailleuse du sexe en bas, ça peut le dissuader de commettre une agression.

Dans l'esprit de beaucoup de travailleuses du sexe, personne ne se soucie vraiment des autres dans cette industrie. Sandy semble l'avoir appris à ses dépens : «Dans ce milieu-là, personne te protège; tout le monde veut faire de l'argent. La plupart le font sur le dos des filles. Mon chauffeur Jean-Marc, mettons, si quelqu'un était en train de me violer dans ma chambre, y serait pas monté pour me défendre. Jean-Marc venait me reconduire puis me rechercher quand je l'appelais. C'est tout.» Très critique envers la décriminalisation de l'industrie du sexe, Sandy croit que les chauffeurs «dédiés à la cause des femmes» se font plutôt rares.

LE PLUS VIEUX DÉBAT DU MONDE

La question éthique dépasse toutefois la simple question de la légalité ou de la sécurité. Stella souhaite redonner à chaque femme la dignité et le droit de choisir son métier, quel qu'il soit. Si la prostitution est tolérée au Québec, alors pourquoi tous les métiers qui l'entourent seraient-ils illégaux?

Un chauffeur ne fait qu'aider la fille à rentrer chez elle en sécurité, sans avoir à dépenser des fortunes en taxi. De plus, pour Simon, «un chauffeur privé, c'est comme un taxi, mais sans le signe. C'est plus *low profile* et les filles aiment mieux ça». L'organisation souhaite voir le verdict de la juge ontarienne Himel se réaliser (lire encadré).

Axelle Benieh, au nom de la CLES, croit plutôt qu'on devrait analyser ce problème dans son ensemble. «Comme individu, on peut juste participer au transport ou au recrutement des filles. Mais il faut se demander à quoi le chauffeur est en train de participer : il permet à des clients prostitueurs d'avoir accès à des personnes. Il est un maillon de la chaîne. Et on ne peut pas lutter contre la chaîne sans lutter contre ses maillons.»

Plus ou moins 130 dollars plus tard, la nuit de Simon est déjà terminée. À 6 h du matin, il s'en va dormir sur ses deux oreilles puisqu'il sait qu'il ne risque pas de se faire arrêter. ●

EN ATTENTE DU JUGEMENT

Le jugement ontarien de la juge Himel, actuellement porté en appel à la Cour suprême par le gouvernement du Canada, décriminaliserait certaines activités entourant l'industrie du sexe, comme celui de vivre en partie ou en totalité des fruits de la prostitution d'autrui. Mais pour l'instant, il se contente de remettre sous les feux des lampadaires certains métiers oubliés qui entourent cette industrie lucrative. Bien qu'il se déclare à Revenu Québec comme chauffeur privé, Simon pourrait-il être accusé de vivre des profits de la prostitution d'autrui?

LE GRAND MAL DE LA SANTÉ AUTOCHTONE

ÉMILIE CLAVEL

Assis dans son bureau de l'Université de Montréal, le Dr Stanley Vollant parle avec beaucoup de respect des traditions et des croyances de ses ancêtres. Né dans la communauté innue de Betsiamites – au sud-ouest de Baie-Comeau – il est devenu le premier chirurgien québécois d'origine autochtone en 1994 et a assumé, entre 2001 et 2003, la présidence de l'Association médicale du Québec. S'il a choisi cette profession, ce n'est pas dans le but de s'exiler et de renier ses origines. C'était plutôt sa façon bien personnelle de s'attaquer à l'un des graves problèmes qui affectent les Premières Nations : la sous-représentation des autochtones dans le domaine de la santé.

Dans la Belle Province, les médecins d'origine autochtone se comptent sur les doigts. À l'échelle canadienne, ils sont environ 250. En 2006, Statistique Canada estimait le ratio médecin/population à 2,2 médecins par tranche de 100 000 Canadiens. Or, la population autochtone du pays s'élève à près de 1 200 000 individus. «Pour respecter le ratio de médecin par habitant, on devrait donc être environ 3 000!», s'exclame le Dr Vollant. Il rappelle que ce problème de sous-représentation est observé dans l'ensemble du milieu de la santé, toutes professions confondues.

En 1996, la Commission royale sur les peuples autochtones (Erasmus-Dussault) recommandait même que le pays s'engage à former au moins 10 000 professionnels de la santé issus des communautés autochtones avant 2006. Sans pouvoir préciser le nombre de professionnels autochtones formés depuis, Olivia Caron, agente de relations avec les médias de Santé Canada, admet que beaucoup de travail reste à faire. Elle explique toutefois que des initiatives ont été mises en place par le gouvernement fédéral pour améliorer la situation : «Entre 2005 et 2014, le gouvernement du Canada aura investi 180 millions de dollars dans l'Initiative sur les ressources humaines en santé autochtone (IRHSA). Ce projet vise à jeter les bases d'une évolution systémique à long terme de l'offre, de la demande et de la création de milieux favorisant les ressources humaines en santé provenant des Premières Nations, des Inuits et des Métis dans

les collectivités autochtones.» L'IRHSA offre notamment des bourses d'études aux autochtones qui étudient dans le domaine de la santé et encourage les universités à mieux encadrer et soutenir les étudiants autochtones.

Plusieurs institutions universitaires semblent elles aussi avoir répondu à l'appel des gouvernements pour faciliter l'entrée des autochtones dans leurs facultés de médecine. En 2005, l'Université d'Ottawa a créé un programme de médecine réservé aux étudiants issus des communautés autochtones dont le Dr Vollant a été directeur pendant quelques années. Jusqu'à maintenant, 18 étudiants y ont obtenu leur diplôme en médecine. L'actuelle directrice du programme, Darleen Kitty, est elle-même omnipratricienne dans le village cri de Chisasibi. À l'époque où elle étudiait la médecine à l'Université d'Ottawa, entre 1998 et 2002, elle était la seule étudiante autochtone à fréquenter la Faculté de médecine. «Je n'ai pas directement participé au développement du programme autochtone, mais je crois que mon



LE DR VOLLANT AVEC DES JEUNES DE LA COMMUNAUTÉ D'EKUANITSHIT (MINGAN) À L'AUTOMNE 2010.

succès a démontré à l'administration que les candidats issus des Premières Nations peuvent réussir aussi bien que les autres.» Elle juge que de tels programmes sont essentiels dans les universités canadiennes. «C'est important d'apprécier les différences dans la culture, dans la façon de communiquer et d'adapter les enseignements au contexte social des communautés.»

L'Université de Montréal a emboîté le pas, toujours grâce à l'aide du D^r Stanley Vollant, aujourd'hui responsable du volet autochtone de la Faculté de médecine de l'institution montréalaise. Ce programme vise à mieux préparer les futurs médecins – autochtones ou non autochtones – qui souhaitent pratiquer auprès des Premières Nations à la réalité particulière de ces communautés. «Les médecins n'ont aucune connaissance de la culture traditionnelle autochtone. Pour eux, c'est de la sorcellerie, juge-t-il. Si on peut renforcer le lien thérapeutique entre le patient et le médecin, ça sera avantageux pour tout le monde.»

Et Stanley Vollant ne se contentera pas d'Ottawa ou de Montréal. L'an dernier, son combat s'est transporté sur les routes du Grand Nord et de l'Ontario. Le D^r Vollant a entamé en octobre une marche de 4000 km, étalée sur cinq ans, pour visiter

« LES MÉDECINS N'ONT AUCUNE CONNAISSANCE DE LA CULTURE TRADITIONNELLE AUTOCHTONE. POUR EUX, C'EST DE LA SORCELLERIE. »

- D^r Stanley Vollant

plusieurs communautés inuites ou des Premières Nations. «Mon but premier, c'est d'inciter les jeunes à rêver, explique-t-il. Tous les jeunes que je rencontre ne deviendront pas médecins et ce n'est pas mon but. Mais si ça peut aider la cause, tant mieux.»

Il rencontre donc les enfants et les adolescents dans leurs écoles, pour leur parler de son parcours et les encourager à travailler fort et à poursuivre leurs études. «Je crois que les gens me perçoivent comme un exemple de détermination et de persévérance», avoue-t-il humblement.

Sa marche est aussi l'occasion pour lui de se familiariser avec la médecine traditionnelle autochtone et de la documenter pour une des premières fois de l'histoire. Il souhaite éventuellement créer un registre virtuel des différents remèdes utilisés par les anciens pour que les professionnels de la santé puissent vérifier si ces produits ont des interactions avec les produits prescrits. «Aujourd'hui, quand quelqu'un me demande s'il peut continuer à prendre un remède traditionnel en même temps que ce que je lui prescris, je ne peux pas lui répondre», déplore le médecin.

Au-delà des jeunes autochtones, le D^r Stanley Vollant espère toucher, grâce à cette marche, l'ensemble de la population québécoise et canadienne en donnant une visibilité positive à son peuple. «Si les gens savaient ce que les autochtones vivent au jour le jour et avaient une meilleure connaissance de leur réalité culturelle et historique, beaucoup de murs s'écrouleraient et on pourrait enfin bâtir des ponts.»



LE D^r VOLLANT A ENTAMÉ EN OCTOBRE 2010 UNE MARCHÉ DE 4000 KM, ÉTALÉE SUR CINQ ANS, POUR VISITER PLUSIEURS COMMUNAUTÉS INUITES OU DES PREMIÈRES NATIONS. ICI, LA MARCHÉ À UASHAT, EN MARS DERNIER.

CRÉDIT PHOTOS : GRACIEUSETÉ STANLEY VOLLANT

OUTILS MIS EN PLACE

La Commission de la santé et des services sociaux des Premières Nations du Québec et du Labrador a mis à la disposition des communautés métisses, inuites ou des Premières Nations un nouvel outil de recherche de bourses d'études dans le domaine de la santé. «Ce répertoire électronique facilitera la recherche de financement et encouragera les étudiants à poursuivre des études dans le domaine de la santé», promet Nathalie Lévesque,

du service de relations aux médias du ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec. Le Ministère a aussi collaboré avec le cégep Marie-Victorin pour mettre sur pied un programme d'études en travail social, pour les travailleurs inuits de la protection de la jeunesse, offrant du mentorat à ses diplômés lorsqu'ils retournent au Nunavik.



Ensemble, tout devient possible

La Banque Nationale est heureuse d'appuyer des centaines d'organismes canadiens afin d'améliorer la qualité de vie des communautés.



**BANQUE
NATIONALE**
GROUPE FINANCIER



SUR LES PAS DU DR JULIEN

Jérôme Savary marche sur les traces du Dr Julien. À chaque numéro de *L'itinéraire*, les nombreuses rencontres du journaliste avec le créateur de la pédiatrie sociale, des enfants et des personnes de l'entourage de cet homme exceptionnel vous permettent de comprendre son quotidien et de découvrir son univers. Laissez-vous inspirer par le Dr Julien.

L'enfant, un «ESPRIT PUR»

JÉRÔME SAVARY

Superviseur à la rédaction

À l'écouter parler, on croirait entendre un vieux sage amérindien. Lentement, à voix basse, le Dr Julien parle «d'énergie», «d'esprit pur», «d'enfant lumière», de bagage spirituel ancestral inscrit chez les nouveau-nés. Le pédiatre social est très proche de la pensée du monde autochtone.

Sa spiritualité, Gilles Julien l'assume pleinement. «Je ne suis pas un type religieux, je ne crois pas à 56 affaires, prévient-il. Mais il y a un monde spirituel autour de l'enfant. Quand tu touches à un enfant de près, tu touches à une lumière qui est... surnaturelle. Moi, c'est la grande croyance que j'ai. C'est de ce contact avec cette énergie pure que je tire ma propre énergie.»

Selon le médecin, les enfants possèdent un côté «magique» : «Par les enfants, tu touches à la spiritualité. Les enfants sont des esprits purs.» Devant mon air circonspect, le pédiatre social sourit, puis enchaîne : «D'où ça vient, un enfant?» me demande-t-il. Je réponds : «Du ventre de sa mère?» Il rit. «Il n'y a pas un autochtone qui pense que les bébés viennent du ventre de leur mère.» Comme les autochtones, le Dr Julien croit que chaque enfant est habité par l'esprit d'un de ses ancêtres. «Avec les autochtones, je crois que nous nous comprenons.»

Qu'il s'agisse du «Cercle de l'enfant» (processus de médiation faisant pleinement participer la famille aux décisions qui concernent leur enfant pour résoudre des difficultés complexes) ou du rituel d'accueil des nouveaux bébés¹, la pédiatrie sociale s'inspire beaucoup de la philosophie autochtone.

AU CONTACT DES AUTOCHTONES

Lors de notre rencontre, Gilles Julien rentrait d'une conférence prononcée devant des Innus, près de Sept-Îles. Il y était avec Hélène Sioui-Trudel, sa femme, qui est d'origine huronne-wendat, et aussi directrice du volet Alliance Droit Santé de la Fondation du Dr Julien. «Nous avons touché leurs valeurs profondes, explique-t-il en entrevue dans les bureaux de la Fondation. C'était intense et magnifique à la fois. Ça a pleuré. Les blessures sont encore vives.»

Selon lui, les Amérindiens ne se sont pas encore remis des dernières décennies pendant lesquelles ils ont été forcés, souvent par la violence, de renier leur identité pour adopter la culture occidentale canadienne. Mais la force n'a pas eu raison de leurs traditions. «Certaines communautés ont repris les pratiques et rituels ancestraux pour tenter de réparer les blessures du passé», affirme le pédiatre social.

Aujourd'hui, les enfants autochtones paient les frais des horreurs vécues par leurs familles. «Dans de nombreuses réserves, une forte proportion d'enfants est placée en famille d'accueil à l'extérieur de la réserve par la Direction de la protection de la jeunesse. Il va arriver quoi à ces enfants? N'a-t-on pas encore appris des erreurs du passé?», dit le pédiatre d'un ton trahissant à la fois son inquiétude et sa révolte.

«PAR LES ENFANTS, TU TOUCHES
À LA SPIRITUALITÉ. LES ENFANTS
SONT DES ESPRITS PURS.»

- Dr Julien

VALEURS ANCESTRALES

Sur la Côte-Nord, assis en cercle aux côtés des Innus, le Dr Julien les a interpellés. «Je leur ai dit : "J'ai vu vos enfants dans les écoles et la garderie de votre réserve. Ils sont extraordinaires. Alors, soit vous continuez à gueuler contre la DPJ qui sort vos enfants, soit vous vous retournez de bord et vous revenez à vos valeurs ancestrales, où l'enfant était un esprit pur qu'on protégeait." Je crois que c'est la seule manière d'espérer un avenir meilleur pour les enfants des communautés autochtones.»

Dans quelques années, Gilles Julien se voit beaucoup plus engagé auprès des autochtones. Et le processus est enclenché. Plusieurs communautés se tournent déjà vers lui pour adapter la pratique de la pédiatrie sociale à leur réalité et trouver de nouvelles solutions. Le vieux sage est attendu. ♦

¹ À lire dans notre parution du 15 octobre

Interventions policières causant la mort

UN NOUVEAU MÉCANISME D'ENQUÊTE EST NÉCESSAIRE

Par **PIERRE GAUDREAU**
Coordonnateur du RAPSIM

Le 7 juin dernier, une intervention policière dans l'espace public au centre-ville de Montréal causait la mort de deux hommes, Patrick Limoges et Mario Hamel. Bien des questions ont été posées sur les moyens utilisés par le Service de police lors de cette intervention pour réussir à régler cette situation où Mario Hamel, en crise, errait couteau en main. Les tirs des policiers ont entraîné sa mort, de même que celle de Patrick Limoges qui se rendait à son travail.

De nombreuses voix, dont celle du RAPSIM, ont déploré ces morts de même que l'absence d'un mécanisme d'enquête crédible sur cette situation. «**On ne saura jamais ce qui s'est passé**», titrait un des nombreux articles consacrés à ce drame. Parce qu'encore une fois, c'est à un corps policier, la Sûreté du Québec, qu'a été confié le mandat d'enquêter sur cette intervention de la police de Montréal (qui joue le rôle d'enquêteur pour les interventions similaires ailleurs au Québec).

Les agents concernés dans ces interventions rencontrent souvent leurs supérieurs et des conseillers avant d'être interrogés par les policiers-enquêteurs. Des dizaines de ces enquêtes ont démontré l'absence de crédibilité de ce processus, long et opaque. À Montréal, 21 personnes ont été tuées par des policiers de 1987 à 2008 et aucun policier n'a été condamné à la suite de ces décès. Le sentiment d'impunité de leur action qui existe ne repose pas sur rien!

Cela fait de nombreuses années que diverses voix réclament un changement à ce processus, dont des organismes en santé mentale, d'aide aux sans-abri et aux personnes immigrantes. Plusieurs des personnes tuées par la police proviennent de ces milieux.

IL NE FAUT PLUS ATTENDRE

Le 12 mai, un mois avant l'intervention policière entraînant les morts de Patrick Limoges et de Mario Hamel, la Ligue des droits et libertés intervenait publiquement pour demander au gouvernement du Québec d'adopter un mécanisme d'enquête sur les interventions policières impliquant la mort d'une personne ou causant des blessures. Appuyée alors par des dizaines de regroupements, dont la CSN, le RAPSIM, la Fédération des

femmes du Québec et le FRAPRU, la Ligue des droits et libertés demandait alors que le gouvernement instaure un processus d'enquête à caractère civil, indépendant, transparent et surtout impartial pour enquêter sur ces situations.

Déjà en mars 2010, le conseil municipal de Montréal adoptait une résolution réclamant un nouveau processus d'enquête indépendant sur les interventions policières. Unanimes, les élus faisaient ainsi suite au rapport de la Protectrice du citoyen qui recommandait un nouveau mécanisme d'enquête sur la police.

À la suite des deux morts tragiques de début juin, le conseil municipal a de nouveau unanimement demandé au ministre de la Sécurité publique de mettre en place un tel processus, en lui rappelant que cela fonctionne ailleurs. À ce jour, la réponse du ministre n'a fait que rappeler la nécessité de former les policiers aux différentes réalités. Des progrès demeurent certes à faire à cet égard, mais cela ne remplace pas la nécessité de soumettre leur action à la justice. ♦

UNE TROP LONGUE LISTE : Personnes tuées par la Police de Montréal depuis 1987

Anthony Griffin , 19 ans : 11 novembre 1987	Daniel Bélair , 39 ans : 17 mai 1996
Yvon Lafrance , 40 ans : 3 janvier 1989	Michel Mathurin , 49 ans : 17 mai 1996
Leslie Presley , 26 ans : 9 avril 1990	Yvan Fond-Rouge , 36 ans : 30 avril 1998
Jorge Chavarria-Reyer , 22 ans : 22 novembre 1990	Jean-Pierre Lizotte* , 45 ans : 16 octobre 1999
Yvan Dugas , 36 ans : 19 avril 1991	Michel Berniquez , 45 ans : 28 juin 2003
Marcellus François , 24 ans : 3 juillet 1991	Benoît Richer , 28 ans : 20 juillet 2004
Armand Fernandez , 24 ans : 4 novembre 1991	Mohamed Anas Bennis , 25 ans : 1er décembre 2005
Osmond Seymour Fletcher , 26 ans : 14 novembre 1991	Quillem Registre , 38 ans : 14 octobre 2007
Trevor Kelly , 43 ans : 1er janvier 1993	Fredy Villanueva , 18 ans : 9 août 2008
Yvon Asselin , 39 ans : 6 mars 1993	Jean-Claude Lemay , 48 ans : 26 janvier 2011
Paolo Romanelli , 23 ans : 9 mars 1995	Patrick Saulnier , 27 ans : 6 février 2011
Martin Omar Suazo , 23 ans : 31 mai 1995	Mario Hamel , 40 ans : 7 juin 2011
Philippe Ferraro , 67 ans : 26 juin 1995	Patrick Limoges , 36 ans : 7 juin 2011
Richard Barnabé , 41 ans : 2 mai 1993	

*ancien camelot de L'Itinéraire

SOURCES : M^E ALAIN ARSENAULT ET LA PRESSE, P. A-4, 9 JUIN 2011

LE BOULOT VERS... chef de file de l'insertion à Montréal



MARIE-HÉLÈNE CHOINIÈRE

Coordonnatrice au développement des partenariats
marieh.choiniere@itineraire.ca

Créé il y a 28 ans, Le Boulot Vers... est reconnu comme le chef de file de l'insertion sociale et professionnelle à Montréal. Cette entreprise œuvre plus spécifiquement auprès de jeunes en difficulté âgés de 16 à 25 ans. Son approche est des plus complètes : elle comprend une formation rémunérée, un programme d'intervention pour l'accueil, la référence et l'intégration des participants au stage et un soutien pour l'insertion sociale et professionnelle après le stage.

Le Boulot Vers... accueille des jeunes en situation de précarité. Plusieurs d'entre eux, dont l'âge moyen est de 20 ans, ont abandonné l'école sans avoir complété leur secondaire 3. 71 % des jeunes n'ont aucun revenu ou soutien financier. Ils n'ont également ni assurance-emploi ni aide-sociale lorsqu'ils débutent leur stage. De multiples problématiques tels une santé physique et mentale précaire, la toxicomanie ou encore l'isolement social s'ajoutent à leur fragilité financière.

Comme le déplore Jeanne Doré, directrice générale du Boulot Vers... depuis 1995, la situation des jeunes rencontrés ne s'améliore pas avec les années. Au contraire, elle se dégrade. Les jeunes sont de plus en plus éloignés du marché du travail et marginalisés. Le Boulot Vers... réfère d'ailleurs certains jeunes qu'elle ne peut accueillir au Groupe L'Itinéraire, pour ses projets d'insertion jeunesse en vidéo et en cuisine.

L'équipe de travail, le conseil d'administration et les partenaires du milieu sont mobilisés pour mettre en place une réelle expérience de travail, un lieu d'apprentissage de qualité et un suivi personnalisé pour les jeunes. Une formation personnelle et technique est proposée au cours du premier mois de stage pour stimuler les capacités cognitives. Cette formation est dispensée conjointement avec la Commission scolaire de la Pointe-de-l'île (CSPI) depuis 1999. Produits dans le cadre du stage, les meubles à «utilité sociale» visent l'amélioration de la qualité de vie et du mieux-être collectif. Et tout au long de leur stage, les jeunes sont accompagnés individuellement dans leur cheminement professionnel. Le soutien offert aux jeunes après le stage est une spécificité du Boulot vers...

En 2010, 20 des 50 jeunes qui ont terminé le stage ont décroché un travail, 15 ont fait un retour aux études, 3 ont été en congé parental et 12 étaient actifs dans leur recherche d'emploi. Leur taux d'insertion au marché du travail est de 74 %.



LE BOULOT VERS... OFFRE DES FORMATIONS D'INSERTION SOCIALE EN ÉBÉNISTERIE À DES JEUNES DEPUIS PRÈS DE 30 ANS.

Le Boulot Vers... poursuit aujourd'hui son travail auprès des jeunes en difficulté afin qu'ils puissent intégrer la société en devenant des travailleurs et des citoyens à part entière. Au Boulot vers... on fait des meubles, mais ce qui sort de l'usine, ce sont des jeunes qui deviennent des citoyens actifs. ●

PHOTO : JACQUES LAVALLÉE

POUR EN SAVOIR PLUS : WWW.BOULOTVERS.ORG

L'ITINÉRAIRE

HONORÉ SUR LA SCÈNE INTERNATIONALE

AMÉLIE GODBOUT

Conseillère au développement des partenariats et des dons
amelie.godbout@itinaire.ca

Le magazine *L'itinéraire* a reçu un prix honorifique de l'International Network of Street Papers (INSP) pour sa contribution au développement du mouvement des journaux de rue dans le monde. *L'itinéraire* fait rayonner le Québec partout sur la scène mondiale en présentant des moyens efficaces connus en matière de réinsertion sociale et professionnelle des personnes itinérantes.

L'INSP (ou Réseau international des journaux de rue) est une initiative mondiale qui contribue à apporter des solutions locales aux problèmes de précarité dans le monde. Il appuie les projets de vente de journaux de rue à travers le monde entier afin de procurer du travail aux personnes en situation de pauvreté et d'itinérance. L'INSP réunit plus de 100 journaux de rue dans 40 pays et offre son soutien au développement de nouveaux projets de journaux de rue dans les pays en voie de développement.

L'INSP a tenu son congrès annuel à Glasgow, en Écosse (lieu de son siège social) du 20 au 23 juillet dernier. Le congrès a réuni 84 délégués de 29 pays. Le directeur général et éditeur de *L'itinéraire*, Serge Lareault, également président de l'INSP, a organisé les derniers préparatifs avant l'événement et a assuré de nombreuses rencontres avec les partenaires financiers et techniques du Réseau. Il a également réservé une journée spéciale de formation pour les dirigeants des journaux de rue produits sur le continent africain au cours de quatre dernières années.

Les délégués présents lors du congrès ont traité de différents sujets et projets pour les années à venir, dont la continuité du développement des journaux de rue en Afrique. L'agence de presse de l'INSP, le *Street News Service*, prévoit orienter ses actions vers l'information favorisant la lutte à la pauvreté dans le monde en organisant, entre autres, une campagne publicitaire mondiale. De plus, l'INSP chapeautera une édition mondiale sur l'intégration des jeunes de la rue par le sport et la tenue de la *Homeless World Cup* (Coupe du monde des sans-abri) à Mexico en octobre 2012.

Également lors du congrès, le photographe de réputation internationale, David Burnett, a conçu une exposition de photographies réalisées avec des camelots du journal de rue *The Big Issue*, en Écosse.

À titre d'organisme de charité, le budget de *L'itinéraire* est limité. La présence de Serge Lareault à la conférence 2012 de l'INSP a été rendue possible grâce à la participation financière

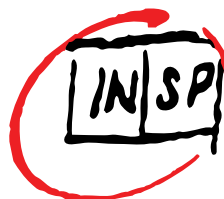


RICHARD TURGEON (DIRECTEUR MARKETING) ET SERGE LAREAULT (DIRECTEUR GÉNÉRAL ET ÉDITEUR DE *L'ITINÉRAIRE*) ONT ACCEPTÉ TOUT SOURIRE LE PRIX HONORIFIQUE DE L'INSP POUR LA CONTRIBUTION DE *L'ITINÉRAIRE* AU DÉVELOPPEMENT DU MOUVEMENT DES JOURNAUX DE RUE DANS LE MONDE. À LEUR DROITE, LA PRÉSENTATRICE CHRISTINE WILSON.

du ministère des Relations internationales du Québec. Le gouvernement du Québec a donc contribué à la diffusion de l'expertise montréalaise par le biais de son soutien au Groupe communautaire *L'itinéraire*. Il a aussi favorisé le développement des connaissances québécoises en matière de réinsertion sociale des itinérants, car une telle conférence permet à *L'itinéraire* de se mettre à jour sur les nouvelles pratiques développées dans d'autres pays industrialisés. Le conseil d'administration remercie l'équipe du ministère pour son appui important.

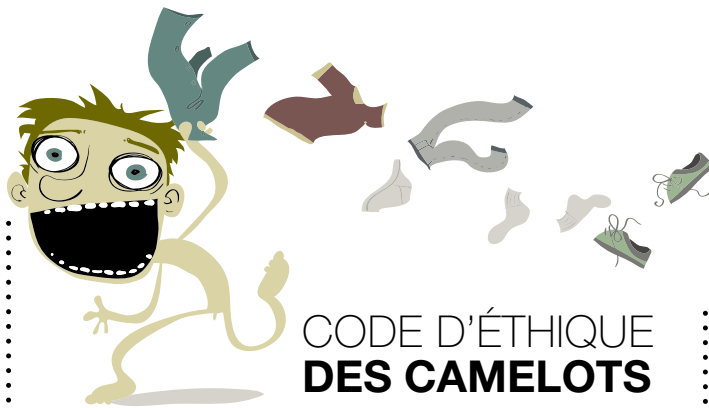
Le transporteur aérien Air Canada a également apporté sa contribution en permettant aux représentants de *L'itinéraire* de voyager de Montréal à Glasgow à moindre coût. ●

PHOTO : DANIELLE BATIST



International
Network of
Street
Papers

WWW.STREET-PAPERS.ORG



CODE D'ÉTHIQUE DES CAMELOTS

1. Ne jamais vendre *L'Itinéraire* intoxiqué
2. Respecter son propre point de vente et celui des autres camelots
3. Vendre *L'Itinéraire* au prix indiqué sur la page couverture
4. Ne jamais ternir la réputation des autres camelots et du Groupe *L'Itinéraire*
5. Toujours être courtois et respectueux envers la clientèle
6. Se tenir à une distance raisonnable du client ou des entrées d'établissements
7. Respecter les employés et les membres du Groupe
8. Mendier au nom de *L'Itinéraire* ou en vendant *L'Itinéraire* est interdit
9. Ne vendre aucun produit avec le magazine *L'Itinéraire*



COUPON D'ABONNEMENT / DE DON / D'ACHAT DE CARTES-REPAS

Pour une période de : ☐ 12 mois, 24 numéros : **123.04\$**
☐ 6 mois, 12 numéros : **61.52\$**

Un camelot vous a encouragé à vous abonner? Nom ou numéro d'identification :

J'ajoute un **don** de : _____ ¹\$

J'achète _____ cartes-repas à 4\$ chaque = _____ ¹\$

Les cartes seront distribuées par *L'Itinéraire*.

Vous désirez distribuer des cartes dans la rue?

Nous vous enverrons le guide du bénévole et les cartes par la poste. ☐ Cochez ici

TOTAL : _____ \$

Monsieur ☐ Madame ☐

Prénom : _____

Nom : _____

Entreprise : _____

Adresse : _____

Postez votre coupon et votre chèque au Groupe communautaire *L'Itinéraire* :

2100, BOULEVARD DE MAISONNEUVE EST, SUITE 001, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2K 4S1

Contactez nous au 514 597-0238 poste 226

☐ Visa, Master Card
☐ Chèque au nom du Groupe Communautaire *L'Itinéraire*

Numéro de la carte

Expiration _____ / 20 _____

Mois Année

Signature

¹ Vous recevrez votre reçu d'impôt début janvier suivant votre don.

Ville : _____

Province : _____ Code Postal : _____

Téléphone : (_____) _____

Courriel : _____

Aller à l'école, ce n'est pas un choix de vie,
c'est se donner les moyens de choisir sa vie.



Alliance des professeurs
et professeurs de Montréal

L'ÉCHANGE
713 MONT-ROYAL EST
LIVRES CD DVD
BLU-RAY BD JEUX VIDÉO
D'OCCASION
Ouvert 7 jours de 10h à 22h Mont-Royal, 514-523-6389

**ANNONCEZ-VOUS
DANS L'ITINÉRAIRE ET
AFFICHEZ VOS VALEURS
CITOYENNES.**

Contactez **Karoline Bergeron** au
514 597-0238 poste 245 au par courriel
à karoline.bergeron@itineraire.ca

VISIONNEZ
"LA MAISON OÙ J'AI GRANDI"
viacapitale
DU MONT-ROYAL
www.viacapitaledumontroyal.com

L'ACHAT ET LA VENTE D'UNE
PROPRIÉTÉ, C'EST UNE AFFAIRE
DE CŒUR ET DE SAVOIR-FAIRE

- Garantie de service
 - Intégrité
- Mise en marché exceptionnelle
 - Conseils
 - Expertise
- Opinion de la valeur marchande
de votre propriété

AGENCE DU PLATEAU
1152 Mont-Royal est
514.597.2121

AGENCE DE ROSEMONT
2339 Beaubien est
514.721.2121

CHRONIQUE DE RUE

SUD - OUEST

PAROLES : PIERRE SAINT-AMOUR
MUSIQUE : GHISLAINE BÉTIE-DUBUC



PIERRE SAINT-AMOUR
Chroniqueur de rue

Le brouillard de l'automne
Compose pour toujours
Le refrain monotone
Du chômeur troubadour
Qui sans fin se cantonne
Dans l'errance des jours
Quand souffle le suroît
Je me tiens aux aguets
Car ce vent porte en soi
Tout ce qui m'a défait
Une plainte une voix
Qui jaillit des déchets

Refrain

Empêtré dans les mailles
Du réseau de ma vie
J'ai le cul sur la paille
Que j'achète à crédit
Et mon train-train déraile
Dans un sens interdit

Je longe le canal
Mais à contre-courant
Je suis un orignal
Emporté par l'élan
D'un instinct animal
Qui me rend tout-puissant
S'il arrive qu'on crache
Sur le dos de mes pairs
J'exhibe mon panache
Car je suis le plus fier
Mais ne veux pas qu'on sache
Que j'ai de la misère

Refrain

Empêtré dans les mailles
Du réseau de ma vie
J'ai le cul sur la paille
Que j'achète à crédit
Mais où faut-il que j'aille
Pour trouver qui je suis

C'étaient de grands bateaux
Venus des Amériques
Qui remettaient à flot
La vie économique
À même les sanglots
Des enfants rachitiques
Sentez-vous la douleur
Qui les a habités
Un relent de sueur
Et de corps fatigués
Remonte jusqu'au coeur
Des usines fermées

Refrain

Empêtré dans les mailles
Du réseau de ma vie
J'ai le cul sur la paille
Que j'achète à crédit
Mes airs d'épouvantail
Ont fait fuir mes amis

Je sillonne les rues
Dans les pages d'un livre
L'auteur n'existe plus
Mais il va me survivre
Le roman des exclus
Est froid comme le givre
Ce suint de vidange

Exsudant des gargotes
Ressemble à ce qu'on mange
Ce qu'on chie et qu'on rote
Je rampe dans la fange
Comme un porc qui barbote

Refrain

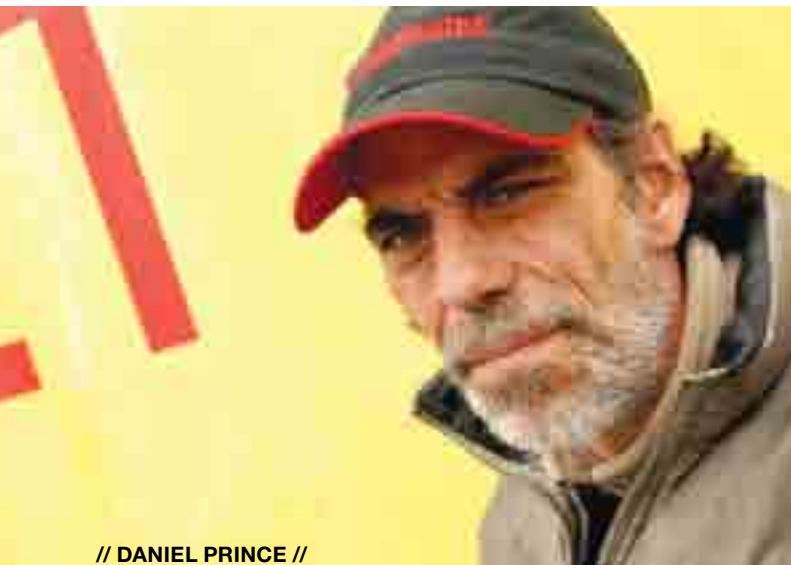
Empêtré dans les mailles
Du réseau de ma vie
J'ai le cul sur la paille
Que j'achète à crédit
On marque le bétail
À l'ombre des taudis

J'aurai purgé ma peine
Décoiffé par la brise
Fredonnant la rengaine
De ma propre bêtise
Je suis le capitaine
D'une vie qui s'épuise
Un jour je serai libre
Je fuirai le chenil
Je marche en équilibre
Sur le tranchant d'un fil
Et ressens dans mes fibres
Les ressacs de la ville

Refrain

Empêtré dans les mailles
Du réseau de ma vie
J'ai le cul sur la paille
Que j'achète à crédit
Il faut que je travaille
À meubler mon logis

MOTS DE CAMELOTS



// DANIEL PRINCE //

Camelot, métro Square-Victoria et angle Papineau / Mont-Royal

LA NATATION.

JE VAIS M'Y REMETTRE !

Plus jeune, j'étais très actif. Je pratiquais plusieurs sports, sauf ceux d'équipe. Le hockey et le football ne me convenaient pas tellement. Par contre, j'adorais le tennis, mais la majorité du temps, c'étais avec le mur que je jouais. Près de chez moi, habitait un ancien professionnel de ce sport qui me donnait toutes sortes de trucs. J'allais assez souvent jouer aux quilles et je plantais les quilles pour obtenir des parties gratuites. Aussi, devant chez moi, il y avait une salle de billard et c'est là que je me suis fait des contacts dans le monde interlope.

Et la natation là-dedans? Comme je l'ai déjà mentionné dans d'autres mots de camelot, j'ai vécu mon enfance à Laval-Ouest et, comme vous le savez, c'était un lieu de plages il y a plusieurs années. Ma mère avait donc l'habitude de nous emmener à la plage tous les étés et nous passions nos journées à nager et à batifoler dans l'eau. Par la suite, nous avons déménagé à Saint-Eustache et ma mère nous a abonnés à la piscine. Un sauveteur m'a remarqué pendant que je nageais et m'a inscrit au club aquatique. J'ai fait de la compétition et aussi un nage-o-thon de 200 longueurs dans une piscine semi-olympique. Puis, j'ai abandonné pour entrer dans les cadets.

Quand je pense à cette époque, je me sens nostalgique face à la natation et c'est pourquoi j'ai la ferme intention de m'y remettre cet automne. Je vais me trouver un endroit pas trop loin de chez moi et essayer d'y aller au moins deux fois par semaine. En plus de me remettre en forme, cette activité va sûrement contribuer à soulager mon mal d'épaule et de cou. Bonne rentrée à tous et à toutes!

PUBLICITÉS

NIAISEUSES !

// LINDA PELLETIER //

Camelot, devant le Provigo sur Beaubien

Vous devez avoir remarqué, comme moi, que les publicités sont de plus en plus niaiseuses. J'en ai sélectionné six qui me font rire, tant elles sont stupides :

- Une chaîne de restauration rapide tient ce slogan : «On n'a qu'une vie à vivre! Mangeons de la poutine!» Au même restaurant : «Un choix santé si vous faites le triathlon.» On y voit l'image d'une grosse frite, d'un hotdog, d'un hamburger et d'une boisson gazeuse. C'est de l'humour noir? Ou ils croient que les gens vont gober ça?
- Sur une boîte de savon à lessive : «Plus blanc que blanc!» Allons-nous prendre cet argument de vente au sérieux?
- Une affiche publicitaire de condos : tout ce qu'on y voit, c'est un mur blanc et un beau jeune homme vêtu d'un t-shirt blanc et d'un jeans, tenant un ordinateur portable sur ses genoux! Que vendent-ils? Le gars ou un mur? Du condo, on ne voit rien!
- Celle-ci vaut le détour. Une publicité d'un collège privé dont le premier argument de vente est : «Avec de vrais étudiants!» Quoi!? Dans les autres collèges, ils sont en plastique?
- Cette annonce d'échanges érotiques : «Parlez en direct en toute confiance, en sécurité et avec de vrais gens.» Encore?
- Une compagnie de cellulaires. En français, leur slogan est «le futur est simple». En anglais, «*the futur is friendly*». Veulent-ils dire que les francophones sont cons et que les anglophones ont de la difficulté à se faire des amis?

Il y en aurait bien d'autres, mais celles-ci remportent à mon sens la palme d'or du mauvais goût!



LA NON-INFLUENÇABLE



**NOUS, LES
FEMMES, NE
SOMMES PAS DES
MARCHANDISES
QUE L'ON PEUT
VENDRE PAR
TÉLÉPHONE OU
SUR LA RUE.**

En juin dernier, mon *chum* du moment et un ami à lui ont essayé de me convaincre de faire de la prostitution par téléphone et dans la rue. Inutile de dire que j'ai laissé tomber le *chum* en question. Pour mieux me persuader d'accepter, lui et son ami disaient qu'ils me voyaient bien là-dedans, que je serais bonne dans cette activité, que je ferais beaucoup d'argent chaque semaine.

Intérieurement, je me suis sentie humiliée, frustrée, enragée noire, ça bouillonnait en dedans. Je leur aurais donné un bon coup de poing dans le front et un coup de pied à la bonne place. Je me suis contrôlée, parce qu'il y avait de la visite. Je leur ai dit que j'étais sur l'aide sociale, mais que c'était de l'argent propre, que j'étais camelot et que j'en étais fière, car c'était de l'argent honnête et non pas de l'argent sale et malhonnête. J'ai ajouté que je n'avais

jamais fait de prostitution de ma vie et que ce n'était pas aujourd'hui que j'allais commencer, ni plus tard, et ce, jusqu'à ma mort. Je ne me suis pas laissé influencer. Je ne me suis pas fait avoir non plus.

Je veux m'adresser aux femmes qui reçoivent des propositions semblables et qui seraient peut-être tentées de dire oui. Dites non à ces propositions, ne vous laissez pas avoir ni convaincre. Nous, les femmes, ne sommes pas des marchandises que l'on peut vendre par téléphone ou sur la rue. Nous devons nous respecter en tant que femmes et montrer aux hommes qu'ils ne feront pas de nous ce qu'ils veulent. Nous valons mieux que ça.

Chers lecteurs et lectrices, même si je ne vous connais pas, je vous remercie de lire mon article et je vous invite à venir discuter avec moi si le cœur vous en dit.

KEEPING THE FAITH

// BILL ECONOMOU //

Camelot, au Marché Atwater

It was great to write many articles these past five years. I know the amount is not as important as the substance. I've tried more to speak from the heart than anything else.

I've realized other academic achievements in my life such as completing a three year Electrotechnology program in college and an M.I.S. certificate in University. It's been a few years since I've taken any courses at school and I'm reluctant to continue at this moment.

From my teens, I desired to become more physically fit and joined several different gyms and accomplished this goal. Now I train less often than before, since I have other obligations.

Recently in April, I was able to complete my book named *My Impressions of Greece*, which I started working on in September of 2008. It was my first time writing a book, but with perseverance and the appropriate support from other people, I was able to complete it.

These accomplishments and others mean something to me.

I know in the end that only what I did for the Lord Jesus Christ in this life with a pure motive will count. Boasting about my own accomplishments is not enough in the eyes of God. That's why I have to serve the Lord with a cheerful heart and thank Him for giving me the strength to live for Him.



MOTS DE CAMELOTS

PETIT

RAFRAÎCHISSEMENT

// JEAN-MARC BOITEAU //

Camelot, métro Beaudry

Par une journée de canicule, à la mi-juillet, les médias annoncent la mise sous contrat d'Erik Cole qui va rejoindre les rangs du Canadien de Montréal. Je me remémore aussitôt une soirée passée au Centre Bell, l'an dernier, pour assister à une partie de hockey impliquant les Canadiens de Montréal.

Titulaires de billets VIP, gracieuseté de mon frère qui m'accompagne, nous nous rendons au Centre Bell. À la minute où l'on passe les portes, je sens une fébrilité m'envahir. J'entre à l'intérieur et je vise la patinoire un peu plus bas qui reçoit des

rayons laser accompagnant la musique. Un son puissant, mais de qualité qui fait, bon gré mal gré, vibrer les partisans. Les effets spéciaux se multiplient tout le tour de l'amphithéâtre. Je n'ai pas assez de mes deux yeux pour contempler toute cette animation contagieuse...

Mon siège assigné par l'hôtesse, je suis heureux de constater ma proximité avec la patinoire. Les joueurs du Canadien font leur entrée sur la glace en patinant à fière allure devant moi. Si près que je constate même un vent qui provient de l'exercice centrifuge exercé par les joueurs. Je suis

comblé! Comme si ce n'est pas assez, mon billet VIP me permet de boire et de manger gratuitement... à volonté! Au menu, des pointes de pizza, des hot dogs, mais surtout des sandwiches au smoked-meat dont je me suis particulièrement régala (cinq!). La partie? Intéressante. Ma soirée? Mémorable!



MY BIGGEST CRUSHES

IN MONTREAL

// CARL FESTEKGIAN //

Camelot, métro Atwater

I like Montreal because it's a very exciting city and there are many things to do. In the summer, I like to go to coffee shops to have coffee by myself or with friends. There are many excellent coffee places in the city.

Montreal has a lot of music festivals in the summer, like the Jazz festival. I sometimes like to go see them. There are also people who play the guitar in the metro that I really like to hear. There are very good musicians that play in the subway, and it puts people in a good mood and lifts their spirits. I noticed at the St-Patrick's Day parade that there was a guitarist playing music with a harmonica on the street. Things like this

really make the city more special. I think that Montreal, as a city, especially in the summer, has a specific musical vibe to it.

Also, I find people very friendly and sociable, compared to other cities I have been to. It's easy to be friends with people here. I also like the more Latin lifestyle in Montreal, sometimes I feel like in Europe. The Old-Montreal looks like European buildings. It has a lot of attractions. The Mont-Royal is also a very interesting place to go, the view is terrific. There are a lot of tourists that come to Montreal because of these attractions and because Montreal is such a nice city.





LE DROIT DE

« FLEURIR »

// ADEL LAKIKANI //

Camelot, angle Sherbrooke / Plessis, devant l'Hôpital Notre-Dame

Vendre *L'itinéraire* me demande de faire face à beaucoup de choses. Lorsque je rencontre un client et que je croise son regard, je lui dis bonjour. Parfois, je crois sentir du mépris dans leurs yeux. C'est comme si je devais toujours bien agir.

Je me sens comme un acteur sur une scène, souvent jugé par les autres. Ça m'obsède et ça m'épuise. Je m'imagine des films que je crois vrais, et dans lesquels souvent les gens me veulent du mal.

Je ne suis pas toujours à l'aise d'être au cœur de la foule; ça me stresse et je me sens observé. Au plus profond de moi, j'aimerais participer à d'autres projets, rattraper le temps perdu. Mais je ne m'en sens pas la force.

Je me sens torturé dans ma tête et impuissant par rapport au fait de vouloir faire mieux, par rapport à mes ambitions... Ce n'est vraiment pas simple.

J'ai également un côté autodestructeur qui s'exprime de plusieurs manières. C'est comme si je ne me donnais pas le droit de « fleurir ».

UN STAGE

POSITIF

// YVES G. //

distributeur et préposé à la réception

Le 3 juin dernier, je terminais un stage d'un an à L'itinéraire à titre de distributeur et de préposé à la réception. Mes principales fonctions consistaient à vendre le journal aux camelots, à tenir l'inventaire et à faire un dépôt à la fin de chaque journée. Je recevais également les appels téléphoniques et dirigeais les visiteurs. J'étais donc au cœur de l'action, ce qui me changeait drôlement de ma vie un peu solitaire.

J'ai adoré le milieu où s'est effectué ce stage. Je ne m'attendais pas à ce que les gens soient si polis, compréhensifs et toujours prêts à s'aider les uns les autres. J'ai été surtout agréablement surpris de voir les camelots d'expérience encadrer les nouveaux venus dans ce métier gratifiant mais pas toujours facile, leur donner des conseils et les encourager. Tous les employés, les bénévoles, les camelots et les INSO comme moi (participant à un programme d'insertion sociale) se côtoient dans une atmosphère de camaraderie et de tolérance face aux petits travers de chacun (qui n'en a pas?).

Tout ça pour vous dire que j'étais bien triste quand ça s'est terminé. J'ai travaillé pendant quelques semaines comme camelot, mais je m'ennuyais de mon ancien travail. Eh bien, je suis maintenant de retour au même poste pour une autre année et content de l'être. Ce qui me fait le plus chaud au cœur, c'est de constater que de nombreuses personnes semblent heureuses de me revoir et disent que je leur ai manqué. Quoi de plus important que de se sentir utile et apprécié, n'est-ce pas?





LA CARTE-REPAS, POUR SOIGNER LA FAIM!



«Parce qu'il est inconcevable qu'aujourd'hui, à Montréal, des milliers de personnes souffrent de la faim.

Comme moi, avant qu'il ne soit trop tard, offrez des cartes-repas aux plus démunis. En plus d'un repas chaud et complet, ils briseront leur isolement et trouveront le réconfort d'une aide psychosociale.

La faim n'est pas une maladie mais un besoin. Cela se passe chez nous, donnons leur un temps de répit.»

 **4 \$** POUR
PRÉVENIR,
NOURRIR,
GUÉRIR. 

FAITES UN DON en remplissant le coupon
en page 33 ou au www.itineraire.ca

CONTACTEZ-NOUS au 514.597.0238 poste 226

L'ITINÉRAIRE



CHRONIQUE DE RUE

UN FORUM QUI FERA DES PETITS



JEAN-MARC BOITEAU

Journaliste et chroniqueur de rue
jeanmarcboiteau@yahoo.ca

Résident d'un logement à prix modique et disposant d'un faible revenu, je suis à même de réaliser l'importance de maintenir et de défendre la sauvegarde des logements sociaux. Je ne pouvais donc pas passer sous silence la tenue d'un premier forum des locataires, qui a eu lieu au Centre Saint-Pierre, dans l'arrondissement de Ville-Marie, le 10 mars dernier.

Ce forum des locataires est l'initiative de la Fédération des OSBL d'habitation de Montréal (FOHM), soutenu par les différentes institutions d'hébergement à prix modique comme Chambreville, Un toit pour toi, Chambrenfleur, etc.

L'objectif du forum est de réunir les résidents de logements à prix modique afin de leur permettre d'échanger sur les situations auxquelles ils font face dans leur milieu de vie. Du coup, cela leur donne l'occasion de s'engager et de participer à des activités qui les concernent et qui les sortent de leur isolement. Plus de 70 résidents, dont certains sont venus d'aussi loin que Saint-Hyacinthe, se sont présentés avec enthousiasme à cette rencontre. Au programme, des échanges au micro et une projection de films. Les résidents locataires ont aussi bénéficié pour l'occasion d'un bon repas-causerie avec au menu une excellente lasagne.

Stéphane Petit, intervenant en soutien communautaire pour la FOHM, est d'avis que ce genre d'événement rapproche les locataires tout en les motivant à s'engager davantage dans leur milieu. « Cette solidarité permettra aux locataires d'unir leurs voix pour contrer les compressions budgétaires qui les menacent », explique-

t-il. Le regroupement des locataires rappelle en effet que le droit au logement n'est pas reconnu dans la Constitution canadienne! Il met aussi en garde les résidents contre les différentes prises en charge imposées par les gouvernements. Si tel était le cas, ces personnes seraient à risque d'éviction de leur logement.

Le succès de cet événement a inspiré le Regroupement québécois des organismes d'habitation (RQOH), qui a décidé d'étendre cette activité à chacune des régions du Québec.

LOCATAIRES IMPLIQUÉS

J'habite un de ces logements à prix modique. Par conséquent, je suis témoin d'activités organisées par et pour les résidents qui bénéficient d'un budget pour ces projets. Mme Aline Bestaveros, organisatrice communautaire, donne l'exemple d'une locataire engagée qui habite à Chambreville : « Une résidente a modifié l'aménagement paysager de la cour qui relie les deux immeubles à appartements de Chambreville. Elle a ainsi motivé d'autres résidents à participer à cette activité pour améliorer leur milieu de vie. » De plus, à toutes les fins de mois, un souper communautaire réunit les résidents de Chambreville et d'Un toit pour toi et les participants se partagent la préparation du repas. Ce sont là des exemples d'activités qui permettent de sortir ces personnes de l'isolement et qui donnent un sens à la vie communautaire. Je suis particulièrement touché et ému lorsque, de mon balcon, je les vois partager leur repas comme une famille! Ces gens apprécient visiblement ces rencontres.

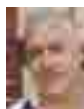
Être témoin du bonheur des résidents, qui oublient leurs problèmes le temps de ces activités, rappelle la pertinence d'allouer davantage de subventions aux organismes comme la FOHM ou les OSBL comme Chambreville. J'ose espérer que nos gouvernements feront preuve de discernement dans leurs dépenses en cessant de s'en prendre aux plus pauvres de notre société!

En terminant, je désire me joindre aux résidents de Chambreville et à son conseil d'administration pour remercier Mme Dupré pour ses nombreuses années de service au sein du conseil d'administration en tant que présidente. Merci! ♦



Photo : Pablo361 / Dreamstime

INTER- MINABLE



GILLES LEBLANC

Chroniqueur de rue
bluegill65@gmail.com

Certains me croient immature et irresponsable. La vérité? Je suis un «homme-enfant» à qui on a interdit son enfance. Tout petit déjà, la haine de mon père dévastait le meilleur de moi. Malgré tout, j'avais développé une manière de faire pour acheter la paix et ainsi avoir un petit *break*. Je lui donnais toujours raison, surtout quand il avait tort.

Cette tactique de l'arsenal du parfait petit survivant était souvent efficace. Parfois, il me prenait de vitesse et je me retrouvais coincé avec lui dans un rapport de force et de soumission. Tout ce que j'avais à faire était de carburger à la culpabilité et de choisir le rôle de l'adorateur, soit celui qui n'a pas d'autre choix que de se prosterner devant son père, le tout-puissant. La seule manière d'être en relation avec moi, pour mon père, était de m'écorchier vif afin de mieux me briser.

Il avait besoin de moi, le faible, pour se décharger de sa colère, de ses frustrations et de sa souffrance physique. Le vulnérable en moi aurait bien apprécié un peu d'aide et de protection face à lui, mais personne n'avait le courage et la force de s'interposer. Dans cette relation malsaine, un seul des deux trouve son compte : le dominant. J'ai ainsi pris, dès mon jeune âge, la mauvaise habitude de dépendre de ses troubles de comportement et de personnalité.

Mon père n'était pas méchant, juste perturbé par sa maladie. Il combattait une forme dégénérative très sévère d'arthrite rhumatoïde, qui s'attaquait à son système nerveux. Dès son arrivée à l'hôpital, il fut condamné à mort par ses médecins traitants. Il a finalement survécu sur du temps emprunté pendant 32 années. Mon père étant handicapé, ma famille survivait tant bien que mal sur le bien-être social. Ces temps m'ont semblé interminables.

Je conserve un souvenir de l'été de mes cinq ans, où nous sommes déménagés sur la Rive-Sud de Montréal. Être pauvre et malade suffisait au paternel, mais les propriétaires ne voulaient pas lui louer d'appartement, car nous étions dépendants de l'assistance sociale, donc pas dignes de leur confiance. Méchante misère :



Collage : Gilles Leblanc

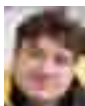
IL FAUT SE PARLER POUR SE COMPRENDRE MALGRÉ LES FRICTIONS QUI PEUVENT EN DÉCOULER.

trois gamins sur les bras et même pas un *shack* sur le bord de la *track* où *crécher*. Les institutions financières ont emboité le pas aux proprios, refusant à mon père l'ouverture d'un compte pour recevoir notre chèque de B.S. Mais le découragement et l'échec n'étaient pas des options. Après avoir frappé à toutes les portes, les croyants de la paroisse ont constaté la ferveur catholique de mon père, ce qui nous sauva la mise.

Même si mon géniteur m'a beaucoup fait de torts, il possédait des qualités exceptionnelles. Détermination, persévérance, compassion, charisme, bon moral, drôle, paternel, protecteur avec une volonté d'acier... En dépit de sa grande force et de ses capacités, mon père vivait, à la limite du supportable, une intense souffrance physique. Par expérience, je confirme qu'une très grande douleur corporelle diminue fortement notre patience et notre tolérance. On devient anormalement agressif et on n'endure rien ni personne, pas même nos proches.

L'affreuse et pénible maladie de mon père l'aura affecté au point de le transformer en monstre tortionnaire. Cela n'excuse pas sa conduite, mais explique l'origine de la plus venimeuse dépendance que j'ai été contraint de vivre durant ma vie. Même si ce n'est pas évident, reconnaître les coups durs dans la vie de quelqu'un est souvent le chemin qui mène au pardon.

Aujourd'hui, je trouve en mon cœur l'amour et l'affection perdus. Mon cœur d'enfant, quoi! ●



PAR NORMAN RICKERT

Journaliste et traducteur de rue

VÉTÉRANS SANS-ABRI

Savez-vous qu'au cours des trois dernières années, un peu plus de 14 000 vétérans américains, ayant servi leur pays en Afghanistan ou en Irak, ont connu l'itinérance?

Les vétérans forment environ 23 % de la population itinérante des États-Unis, bien qu'ils ne représentent que 9 % de la population totale du pays. On estime qu'environ 107 000 vétérans se retrouveront à vivre dans la rue au cours de leur vie, et ce, même s'il est généralement d'avis aux États-Unis que ceux qui ont servi leur pays devraient être pris en charge par l'État.

On peut espérer voir la lumière au bout du tunnel : le président Obama a initié un plan d'action qui a pour objectif d'enrayer l'itinérance chez les vétérans américains d'ici 2015.

SOURCE : STREET SIGHTS, WASHINGTON D.C.



LE DÉTENU BARRY RAYMOND STEWART A ÉTÉ ASSASSINÉ AU CENTRE REMAND DE EDMONTON POUR NE PAS AVOIR PAYÉ UNE CONTRAVENTION.

À TITRE INFORMATIF, VOICI LES COÛTS DE QUELQUES INFRACTIONS À EDMONTON

Traverser illégalement une rue : **250 \$**

Quêter sur la rue : **250 \$**

Uriner en public : **500 \$**

Un choix FATAL

Parce qu'il a «choisi» d'aller en prison plutôt que de payer une contravention de 110 \$, le détenu Barry Raymond Stewart a été tué par un autre prisonnier dans un centre de détention provisoire d'Edmonton en mai dernier.

Âgé de 59 ans, le détenu a été arrêté pour ne pas s'être présenté à la cour des infractions à la circulation et a été condamné à deux jours en prison. Son assassin, un homme de 25 ans, a été accusé de meurtre au second degré. La victime dormait sur le plancher d'une cellule lorsqu'il a été frappé 15 fois à la tête avant qu'on intervienne. L'agresseur devait être libéré peu après : il avait été arrêté à la base pour ne pas avoir payé son passage sur un train.

«La cellule de M. Stewart était reliée à des moniteurs en circuit fermé, comment se fait-il que personne ne se soit rendu compte de l'agression fatale?», s'interroge Tom Engel, un avocat. Ce dernier ne croit pas que la victime ait choisi de ne pas payer l'amende; il dit qu'elle ne pouvait tout simplement pas la payer.

PHOTO : GRACIEUSE TÉ EDMONTON STREET NEWS

SOURCE : EDMONTON STREET NEWS, CANADA

Gaz de schiste

Des préoccupations croissantes

Photo : José Maratona / Dreamteam



GILLES L. BOURQUE

Coordonnateur aux Éditions Vie économique (EVE)

Le dernier d'une série d'articles du *New York Times* sur le gaz de schiste dévoile des faits troublants sur la viabilité économique de cette industrie. Selon le NYT, l'industrie aurait exagéré intentionnellement, voire illégalement, les réserves et la rentabilité des puits d'exploitation, trompant ainsi les investisseurs sur la rentabilité à long terme des entreprises du secteur. On présume également que cette stratégie de camouflage de la faible rentabilité des puits viserait à aller chercher une plus grande part des subventions gouvernementales.

Mais les préoccupations croissantes des citoyens américains à l'égard des dommages présumés causés par l'utilisation de la technique de fracturation hydraulique du schiste obligent l'administration Obama à agir sur plusieurs fronts pour réglementer ces pratiques. Étant donné les multiples exceptions et contournements des lois consentis aux lobbys du pétrole et du gaz depuis quelques années, le gouvernement fédéral doit maintenant parvenir à rassurer la population sur les risques réels de cette industrie.

Dans un long billet diffusé sur le blogue de Joe Romm (sur le site *ThinkProgress.org*), l'expert des questions environnementales, Tom Kenworthy passe en revue les découvertes récentes concernant les dangers de la technique de fracturation hydraulique – l'étude de la Duke University sur la contamination par le méthane ou celle de la Cornell University sur l'analyse du cycle de vie des gaz de schiste – ainsi que les nombreuses exceptions aux lois environnementales consenties à l'industrie. Il constate que les plus importantes lois en matière de protection de l'environnement, de santé et de sécurité de la population, dont les États-Unis se sont à juste titre enorgueillis, sont devenues avec le temps une véritable passoire dont ils n'ont plus à être très fiers.

Dans ce contexte, le Secrétaire à l'Énergie des États-Unis, Steven Chu, vient de créer une nouvelle commission au sein de son administration dont le mandat sera de réexaminer en profondeur la sécurité et les performances environnementales des techniques utilisées par l'industrie des gaz de schiste. La commission devrait produire d'ici six mois un rapport avec des recommandations pour changer les pratiques de l'industrie, plus particulièrement dans le domaine de la protection de l'eau. Rappelons également que deux autres démarches sont en cours aux États-Unis relativement à l'industrie des gaz de schiste. D'une part, l'étude environnementale de l'Environmental Protection Agency (EPA), qui devrait publier des résultats préliminaires vers la fin de 2012 et dont le dépôt du rapport final est attendu pour 2014. D'autre part, le Département de l'Intérieur a programmé une série de conférences publiques sur l'exploitation des gaz de schiste sur les terres publiques.

L'Europe est aussi confrontée aux enjeux de cette industrie, encore jeune. On a vu que la France a imposé un moratoire. Ce n'est pas le cas de son voisin de l'autre côté de la Manche. En mai, le parlement britannique n'a pas jugé utile de décréter un moratoire sur l'exploitation par fracturation hydraulique puisque «...there was no direct evidence to suggest it was harmful to the environment». Pourtant, à la suite d'une activité sismique croissante mesurée près de la ville de Blackpool, la firme d'exploration Cuadrilla Resources aurait suspendu l'exploitation d'un puits utilisant la fracturation, le temps que les experts de la Keele University, du British Geological Survey (BGS) et du Department of Energy and Climate Change (DECC) du gouvernement britannique analysent la situation.

«It is well known that injection of water or other fluids during the oil extraction and geothermal engineering, such as shale gas, processes can result in earthquake activity», aurait affirmé un porte-parole du BGS. ●

COURRIER DES LECTEURS

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE

Ça fait déjà plusieurs années que j'ai complété mes cours de journalisme à l'UQAM (l'Uquuam comme dit mon père), mais je me rappelle qu'à chaque midi, quand j'allais chercher mon chocolat chaud au Presse Café, coin Ontario et Saint-Denis, il y avait toujours ce petit monsieur aux lunettes rondes. Pendant toute la durée de mon bac, je l'ai donc trouvé courageux de vendre son journal, beau temps mauvais temps!

J'ai honte, mais ce journal-là, ben je ne l'ai jamais acheté. Toutes sortes d'excuses étaient valables selon moi : pas de monnaie, pressée ce matin, non merci, désolée. Cette semaine, je marchais sous la pluie battante lorsque j'ai croisé Gabriel, le camelot au coin de l'UQAM, journal à la main, toujours au même endroit, à braver la pluie et à se faire refuser son journal la majorité du temps.

Gabriel : «Un petit 3 \$ pour combattre la pauvreté?»

Moi : «Certainement! On lâche pas! Ce n'est pas la plus belle journée du monde, hein?!»

Chocolat chaud à la main, je feuillette le magazine L'Itinéraire, vendu et rédigé par des gens de la rue. Je prends connaissance d'un contenu plus qu'intéressant, mais surtout, de l'existence de la pierre angulaire du journal, le Café L'Itinéraire. Un café resto à bas prix pour les gens dans le besoin.

Sous la pluie, en direction de cet humble café.

Je m'assois à une table au mobilier bien modeste, mais très confortable. Un panorama éclectique se dresse devant moi : un jeune punk tatoué de la tête aux pieds, un couple sexagénaire jouant aux échecs, un *gang* de jeunes étudiants terminant un travail de fin de session; c'est bien loin de ce que j'avais imaginé. Loin d'une clientèle d'itinérants à la barbe longue et aux vêtements trouvés dans les poubelles.



«UN PANORAMA ÉCLECTIQUE SE DRESSE DEVANT MOI : UN JEUNE PUNK TATOÜÉ DE LA TÊTE AUX PIEDS, UN COUPLE SEXAGÉNAIRE JOUANT AUX ÉCHECS, UN GANG DE JEUNES ÉTUDIANTS TERMINANT UN TRAVAIL DE FIN DE SESSION; C'EST BIEN LOIN DE CE QUE J'AVAIS IMAGINÉ.»

En moins de deux, une assiette se retrouve sur mon cabaret beige-crème. Porc braisé, patates, navet bouilli, salade verte et une pelletée de pouding au caramel. Je m'attendais à être servie dans des contenants de margarine ou des assiettes en carton, mais ce n'est pas du tout le cas. Les petites assiettes bleu pâle, les effluves qui sentent drôlement bon et les énormes quantités surpassent grandement mon 3 \$ d'investissement. Avec timidité, j'enchaîne les bouchées de porc braisé et engloutis les patates et navets; c'est bon! Yvon Massicotte, le représentant des camelots, m'interrompt. Il m'informe qu'à 58 ans, être travailleur autonome, c'est l'idéal. Planifier ses horaires et gagner son propre argent, c'est parfait comme ça.

Le Café, ce n'est pas uniquement un endroit où se nourrir, mais bien un endroit à dévotion sociale où les camelots se réunissent pour faire le plein de magazines, manger une croûte, puis discuter avec le gang. C'est aussi une bouffe sans fla-flas, comme à la maison : réconfortante, délicieuse, et surtout pas chère du tout. Juste assez dispendieuse pour responsabiliser les gens dans le besoin et leur offrir une chance de prendre leur place dans la société en investissant une somme minime pour un repas plus que complet.

- FLORENCE FLORENT

QUE PENSEZ-VOUS DU MAGAZINE L'ITINÉRAIRE ?

Pour nous aider à vous offrir le meilleur des magazines, répondez à notre court sondage en ligne!

WWW.ITINERAIRE.CA

ou écrivez-nous à catherine.girouard@itineraire.ca pour qu'on vous l'envoie.



					4			
7	4		1	8				
1			6	5		8	2	
					8			1
		6	7		3			
		9						7
	8		4	1				3
			2			5		
2		1					4	

NIVEAU DE DIFFICULTÉ : MOYEN

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

NOTRE LOGICIEL DE SUDOKUS EST MAINTENANT DISPONIBLE.

10 000 sudokus inédits de 4 niveaux par notre expert, Fabien Savary. En vente exclusivement sur notre site.

WWW.LES-MORDUS.COM

Jeu réalisé par Ludipresse

info@les-mordus.com

6	4	7	9	3	8	1	5	2
8	1	5	6	7	2	4	9	3
3	9	2	5	1	4	7	8	6
7	8	9	1	6	2	5	3	4
2	5	6	3	4	7	9	1	8
1	3	4	8	9	6	2	7	5
4	2	8	7	5	9	3	6	1
9	6	3	2	8	1	5	4	7
5	7	1	4	9	3	8	2	6

PROGRAMME ACTION

Action est un programme de préemployabilité qui vise à permettre aux personnes éloignées du marché du travail de progresser suffisamment sur le plan socioprofessionnel pour être en mesure de participer à une mesure d'aide à l'emploi visant à accroître leurs possibilités d'accéder au marché du travail.

POUR PARTICIPER AU PROGRAMME ACTION, la personne doit être prestataire du programme d'aide sociale ou du programme de solidarité sociale et présenter des caractéristiques associées aux personnes éloignées du marché du travail. Elle n'est pas prête à entreprendre une démarche prévue par une mesure d'aide à l'emploi.

Si vous désirez participer au PROGRAMME ACTION, prière de communiquer avec Jocelyne Sénécal par courriel à jocelyne.senecal@itineraire.ca ou par téléphone au 514.525.5747 poste 230



GRAND CAFÉ...

PETITE EMPREINTE



La pierre
commémorative
Basilide Gold® témoigne
à partir de ressources entièrement
environnementales

Van Houtte, le café au bureau qui vous aide à faire
ces petits gestes qui font une
grande différence.



Latte Lounge

- Cafés et cafés de spécialité
- Socialement responsables
- Mixés et infusés sur demande
- Utilisant un minimum d'emballage



Services de café

www.vanhoutte.com

Contactez un représentant au 514 728-2233 ou 866 881-2233



C'EST PAS SEXISTE. C'EST SCIENTIFIQUE.

Les recherches scientifiques sont claires : les femmes devraient limiter leur consommation d'alcool à 2 verres par jour et à 10 par semaine. Pour les hommes, la limite est de 3 verres par jour et de 15 par semaine. Et la modération, c'est bon pour tout le monde.



Pour en savoir davantage : educalpool.qc.ca/2340



La modération a bien meilleur goût.